

La Relance

Jeunes et Familles

AU SERVICE DES FAMILLES DEPUIS 50 ANS



Fondée en 1968, La Relance Jeunes et Familles est devenue une référence en intervention psychosociale.

Cette œuvre caritative a été initiée par deux piliers des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame : Marie-Marcelle Desmarais et Julienne Auger. L'idée était de créer un lieu d'éducation communautaire. De 1968 à 1970, on l'appellera d'ailleurs l'École communautaire.

En 1991, la direction passe entre des mains laïques. La Relance Jeunes et Familles devient officiellement un organisme communautaire autonome dont les services et programmes sont destinés aux familles isolées et démunies du quartier Centre-Sud, en particulier aux enfants. La vision, les valeurs et la mission demeurent les mêmes. L'approche psychosociale basée sur les forces vitales aussi. Le but ? Permettre à chaque enfant de partir à chances égales dans la vie.

Le parcours peu commun de cet organisme qui a survécu à toutes les époques, à toutes les révolutions, est jalonné d'embûches, de péripéties, de travail acharné et de belles réussites. Cette histoire inspirante vous est racontée par le témoignage de plus d'une dizaine de personnes qui ont contribué depuis cinq décennies à ce qu'est devenue La Relance Jeunes et Familles d'aujourd'hui.

TABLE DES MATIÈRES

MOT DE LA PRÉSIDENTE

Marie Boulanger

4

PRÉFACE

Sœur Marie-Marcelle Desmarais, CND

6

L'HISTOIRE DE LA RELANCE DE 1968 À 2018

CHAPITRE 1

POUR QUE CHAQUE ENFANT PARTE À CHANCES ÉGALES DANS LA VIE

Introduction

11

CHAPITRE 2

L'ÉVOLUTION DU QUARTIER

Portrait du quartier Centre-Sud

13

CHAPITRE 3

L'EFFERVESCENCE DES ANNÉES 1960-1970

Portrait de l'époque

16

CHAPITRE 4

LE CŒUR EST UNE RICHESSE QUI SE TRANSMET

L'amour comme moteur

18

CHAPITRE 5

SUR LES TRACES DE MARGUERITE BOURGEOYS

Modèle et inspiration

19

CHAPITRE 6

INTUITION ET DÉTERMINATION

Jeunesse de Marie-Marcelle Desmarais

22

CHAPITRE 7

LA FORCE DE LA COLLABORATION

Marie-Marcelle Desmarais et Julienne Auger se rencontrent

24

CHAPITRE 8

UN PROJET NÉ DE L'OBSERVATION, PAR JUSTICE ET PAR AMOUR

Démarrage de l'organisme

26

CHAPITRE 9

ON A FAIT UN VILLAGE

Première année d'opération

28

CHAPITRE 10

NOUVEAU CONCEPT : LA DISCIPLINE POSITIVE

L'essentiel soutien aux parents

33

CHAPITRE 11

VERS UNE APPROCHE SCIENTIFIQUE

Moyens et outils

34

CHAPITRE 12

D'ABORD UN PROJET DE PRÉVENTION

Affiliation avec Dr Jeannine Guindon

37

CHAPITRE 13

DÉCROCHAGE

Départs de Marie-Marcelle Desmarais et Julienne Auger

42

CHAPITRE 14

LA SUITE DES CHOSSES

Années 1990 et laïcisation de l'organisme

44

CHAPITRE 15

COLLABORATIONS ET PARTENARIATS

Mobilisation des ressources dans le quartier

48

CHAPITRE 16

LE TOURBILLON DES ANNÉES 2000

Période de turbulence

50

CHAPITRE 17

LES MÉTAMORPHOSES

Restructuration de l'organisme et multiculturalisme

52

CHAPITRE 18

LA VIE, LA COMPASSION ET L'AMOUR

Actualisation de l'amour comme moteur

57

CHAPITRE 19

LA PÉRENNITÉ

Conclusion

59

LIGNE DE TEMPS

60



MOT DE LA PRÉSIDENTE

Marie Boulanger

Un 50^e anniversaire est un moment propice à la rétrospection, au bilan, à l'analyse, afin de constater le chemin parcouru, de tirer des leçons du passé et de s'inspirer des réussites pour la suite des choses.

L'histoire de La Relance Jeunes et Familles est riche en aventures, en rebondissements, mais surtout riche d'une énergie vitale insufflée par toutes celles et tous ceux qui l'ont façonnée.

La solidarité et l'engagement envers les personnes vulnérables, victimes de la pauvreté et de l'injustice, sont essentiels dans notre société. Que La Relance travaille chaque jour à contrebalancer les écarts sociaux, à offrir un lieu inclusif où chacun se sent bien, tout en apportant une aide bienveillante aux enfants et aux familles les plus démunis, cela doit nous convaincre qu'il est possible de faire une différence, de bâtir un monde meilleur.

Ce livre historique met en lumière l'évolution de La Relance, de ses premiers balbutiements à aujourd'hui, rend hommage aux pionnières visionnaires qui ont érigé cette œuvre, qu'il est convenu de qualifier aujourd'hui d'institution, et donne la mesure de la contribution de celles et de ceux qui ont bâti sa notoriété.

Cinquante ans d'existence est un exploit pour un organisme communautaire famille. Il va sans dire que cette pérennité a été possible grâce à la passion, à la détermination et à l'engagement jamais démentis, à la fois des membres du personnel, du conseil d'administration, des collaborateurs sur le terrain et, bien sûr, à la fidélité des partenaires financiers qui renouvellent leur soutien,

année après année. Cette pérennité nous la devons aussi aux parents et aux enfants ; nous les remercions de leur confiance, de la reconnaissance qu'ils nous expriment et, surtout, des leçons de courage et de persévérance qu'ils nous servent en retour.

Ce livre nourrit notre volonté de continuer d'aider. Oui, il y a encore beaucoup de pain sur la planche ; mais l'espoir et l'amour donnent des ailes.

Cette histoire est la nôtre. Peut-être aussi la vôtre.

Bonne lecture !



PRÉFACE

Sœur Marie-Marcelle Desmarais, CND

**Cofondatrice de La Relance Jeunes et Familles
et actuelle Directrice générale de
l'Institut de Formation humaine intégrale de Montréal**

En 1968, un grand feu est allumé dans le Centre-Sud de Montréal...

La Relance vient de naître tout près du pont Jacques-Cartier. Un projet que personne n'attendait. Il est comme un feu. Un feu qui réveillera la vie pour un quartier confronté à de multiples défis. Le Concile Vatican II vient de se terminer. Il a appelé les chrétiens/es à créer un monde nouveau. Des religieuses se sont senties appelées. Ne sont-elles pas des « mères » après tout ? Ce Concile propose une nouvelle vision. Un monde où la personne sera une priorité. Un monde où tous les peuples seront frères. Un monde où l'humanité sera nourrie par l'amour. Un monde où la peur n'aura pas le dernier mot. Un monde où l'on reconnaîtra Dieu avec plus de clarté.

À ce moment-là de notre histoire, il semble que le véritable amour ne soit pas tellement reconnu, pourtant l'amour est une force vitale humaine dans la personne. Et il se révèle au cœur de ses expériences au quotidien. La force de l'amour a un premier critère si souvent ignoré : l'autre, quoi qu'il soit différent ou étranger, est une personne et non pas un objet. Alors, s'il en est ainsi, je regarderai et traiterai cet autre comme une personne. Quelles que soient ses différences, je voudrai le meilleur pour cette personne.

Et je prendrai les moyens pour qu'il en soit ainsi. Si je vis d'un amour uniquement de réciprocité, cet amour se limitera à mes proches, ma famille, mes amis. S'il est aussi gratuit, je donnerai sans attendre de retour. S'il est universel – et c'est l'amour le plus large – il ouvrira ma porte à toutes les personnes, quelles que soient leur provenance, leur couleur, leur religion, leur classe sociale et les autres différences. Cette règle d'or orientera mes choix et mes renoncements. Je voudrai pour l'autre ce que je veux pour moi. Je veux manger ? Je chercherai des moyens pour que l'autre ait de la nourriture. Je veux la guérison ? J'explorerai des modalités pour que l'autre puisse aussi recevoir des soins. Je veux être traité/e et respecté/e comme une personne ? Je ferai pour l'autre ce que je désirerais que l'on fasse pour moi. Cette forme d'amour est universelle et elle ne supporte pas l'exclusion. Chacun/e doit avoir sa part de pain et je vais la lui trouver. Serait-ce là l'histoire de La Relance qui a voulu que le plus d'enfants possible puissent partir à chances égales ? Sans distinction et sans exclusion ?

Au moment de la naissance de La Relance en 1968, j'avais à peine 25 ans. Sœur Julienne Auger, mon amie et alliée avec qui j'ai cofondé l'organisme, en avait 23 de plus que moi. J'ai maintenant 75 ans. Et Julienne n'est plus.

Nous avons aimé. Et avec les membres de notre équipe, nous avons relevé des défis.

Nous le savions, l'amour n'éradique pas la souffrance ; l'humanité des uns/es et des autres, avec nos forces et nos limites, contribue à ces souffrances auxquelles personne n'échappe. Quand vous lirez ces pages qui révèlent une vraie histoire d'amour, n'ayez pas peur de regarder là où ce fut difficile. Ce ne sont pas tous les organismes qui parviennent à 50 ans de vie. Si La Relance y est parvenue, c'est que l'amour a été le plus fort. Il a eu chaque fois le dernier mot. Les blessures n'ont pas arrêté l'amour. C'est ce qui se cache derrière la mise sur pied de La Relance, derrière la recherche d'une relève pour assurer l'avenir et la continuité de ce projet d'amour auprès d'une population concrète, des enfants et leurs parents.

Cet amour a été vécu avec les forces des personnes et il a été vécu en actes. Par des décisions. Des décisions toujours axées sur l'objectif de faire grandir des enfants et de soutenir des parents, un objectif nourri par une ouverture de plus en plus large, par un amour enraciné dans des valeurs profondes, des valeurs de partage, des valeurs découvertes à travers des modèles comme

Sainte Marguerite Bourgeoys, la fondatrice des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal, la « première de cordée » des pionnières.

Cet amour a inventé des moyens et a eu le courage de prendre le temps que ces moyens demandaient. Cet amour était vrai car il n'a pas eu peur des obstacles et les a surmontés. Cet amour percevait les besoins et cherchait les nuances à apporter. Alors, cet amour conduisait à discerner peu à peu ce qui devait être ajusté. Au fil des expériences vécues dans le temps, cet amour est devenu compétent et ainsi, la mission choisie ou confiée a eu de plus en plus de consistance et de cohérence.

Sœur Julienne Auger et moi avons souvent repassé dans notre cœur le message de Rabindranath Tagore. Si vous lisez l'histoire de La Relance en gardant ses mots dans votre cœur, vous aussi, vous reconnaîtrez l'un des secrets de l'amour :

*« Je dormais et je rêvais que la vie n'était que joie.
Je m'éveillai et je vis que la vie n'était que service.
Je servis et je compris que le service était la joie. »*

Ce livre présente des moments de joie, des moments de service et aussi des moments où un grain de blé planté est parfois mort en terre. Si nous pouvons aujourd'hui nous émerveiller devant la vie de La Relance, après 50 ans, serait-ce grâce à la multitude de grains de blé mis en terre, sans relâche, et de tellement de manières, au fil des 50 ans ? Serait-ce grâce à tous ces gestes d'amour dans la fidélité, qui n'ont jamais cessé, durant ce demi-siècle ?

La Relance Jeunes et Familles

AU SERVICE DES FAMILLES DEPUIS 50 ANS

«La nature humaine n'est pas une machine à construire selon un modèle et montée pour effectuer avec exactitude une tâche prescrite : elle est un arbre qui exige de croître et de se développer de toutes parts, selon la tendance des forces intimes qui font de lui un être vivant.»

(Stuart Mill)

L'histoire de
La Relance
de 1968 à 2018

CHAPITRE 1

POUR QUE CHAQUE ENFANT PARTE À CHANCES ÉGALES DANS LA VIE

La Relance Jeunes et Familles, née en 1968, a répondu dès ses débuts à une urgence sociale, animée des meilleures intentions. Il s'agissait de donner à tous les enfants d'un quartier défavorisé, le Centre-Sud, des chances égales dans la vie, en mettant en lumière les forces intrinsèques de leur personnalité.

Le mandat s'est étendu également aux parents de ces enfants. Cette cohésion a porté ses fruits.

L'organisme La Relance Jeunes et Familles est une réussite extraordinaire et unique en son genre. Ses cinquante ans d'existence témoignent de la volonté, de l'opiniâtreté et de la vision d'équipes d'intervenants passionnés et dévoués qui ont maintenu et enrichi sa vocation au fil des ans.

La mission de La Relance Jeunes et Familles a perduré jusqu'à nos jours, au-delà des transformations profondes de la société québécoise. Elle s'est adaptée. Elle a survécu. Elle est devenue un modèle.

Interventions auprès des enfants pour bâtir leur confiance, collaboration étroite avec les parents, dévouement et sensibilité des intervenants, outils pédagogiques les plus pertinents, La Relance aura permis jusqu'ici de faire grandir les individus en dépit d'un contexte social particulier et difficile, principalement grâce à la bienveillance fondamentale de son approche.

Quels sont donc les secrets de cette pérennité ? Le premier est indéniablement sa capacité de traduire en actions ses connaissances pédagogiques et scientifiques, adaptés aux différents besoins, à travers les époques.

L'autre secret, sans doute le plus efficace, est la volonté inflexible de venir en aide à la population la plus vulnérable de notre monde : nos enfants. Et de rassembler les forces vives adultes autour d'eux pour qu'ils deviennent des citoyens heureux et responsables.

L'organisme La Relance Jeunes et Familles est sans but lucratif (O.S.B.L.); l'un des plus anciens et l'un des plus durables des organismes communautaires famille axés sur l'intervention qui existe sur le territoire de l'Île de Montréal.

Il faut revenir à la source pour en comprendre la trajectoire, de ses premiers balbutiements, jusqu'à aujourd'hui. Et replonger en premier lieu dans l'histoire d'un quartier de Montréal, le Centre-Sud, où au fil des décennies les conditions de vie difficiles ont entraîné un certain désœuvrement de ses habitants, de ses familles et par conséquent, fragilisé ses enfants.

CHAPITRE 2

L'ÉVOLUTION DU QUARTIER

Il y a eu des périodes de grâce dans le quartier Sainte-Marie des années 1800. Quelques décennies où sa population a profité des bienfaits de l'industrialisation. Les infrastructures de transport et les installations portuaires facilitaient l'implantation d'usines. Les entrepôts et manufactures environnants fournissaient du travail à une main-d'œuvre composée majoritairement d'ouvriers : la Brasserie Molson, dans le quartier depuis 1786, voisinait la Dominion OilCloth and Linoleum, fondée en 1874, la Cour de triage du Canadien Pacifique et le Réservoir de mélasse, pour ne nommer que ceux-là. Les familles avaient le support de ces usines pour assurer leur subsistance et leur qualité de vie. Parallèlement à cette richesse relative, les petits commerces ont fleuri et tiré leur épingle du jeu, en favorisant les échanges de biens et de services. Plus tard, d'autres éléments d'importance témoigneront de la vitalité du lieu. L'ouverture du pont Jacques-Cartier en 1930 en est un, et la présence du Stade De Lorimier. Ces pôles d'attraction suscitaient les allées et venues d'une clientèle issue d'autres quartiers.

L'élan de prospérité dure une quarantaine d'années, pour se maintenir jusqu'à la seconde guerre mondiale. L'industrialisation a alors atteint son apogée et contribué au développement économique de la population.

Malheureusement le déclin est devenu inévitable pour plusieurs raisons. Entre 1950 et 1980 des usines ferment leurs portes ou déménagent. La population diminue et s'appauvrit. Le visage même des rues change. Les petits commerces qui faisaient partie de la vie quotidienne des habitants du quartier disparaissent au profit des puissantes chaînes d'alimentation et des multinationales. Les commerces se concentrent désormais sur les grandes artères ou à proximité des autoroutes pour en faciliter l'accès. Le Stade De Lorimier disparu, c'est toute l'activité commerciale de Sainte-Marie qui subit une transformation irrémédiable. Le quartier subira aussi les contrecoups de la restructuration du Centre-Ville.

À la veille d'Expo 67, la Ville de Montréal entreprend des travaux pour améliorer la fluidité de la circulation, bretelles d'accès et sortie du pont. Cette opération sacrifie plusieurs bâtiments commerciaux et de nombreuses habitations. Sainte-Marie est particulièrement touchée.

Le Centre-Sud, tel que défini et délimité en 1961, compte une population d'environ 80 000 personnes réparties alors entre la rue Saint-Hubert, le pont Jacques-Cartier, le fleuve Saint-Laurent et la rue Sherbrooke. La population d'ouvriers est majoritairement canadienne-française. Le milieu est homogène, composé de familles au revenu inférieur à 5 000 \$ pour la majorité, dont le tiers d'entre elles vit avec moins de 3 000 \$.

Selon les statistiques de l'époque, dans les écoles, au 30 septembre 1965, on dénombre 7 242 élèves au niveau élémentaire et seulement 902 en septième année. Ces statistiques démontrent le haut niveau de décrochage scolaire et une crise de motivation.

Le Comité de recherche du centre de rencontre et d'information de Centre-Sud révèle qu'en 1975 quatre hommes sur dix ne travaillent pas, de même que sept femmes sur dix. À peine 20 pourcent de la population participe à des activités sociales sportives ou culturelles; sauf pour ce qui est du cinéma et de la télévision. Une famille sur trois possède une automobile, et deux familles sur trois n'ont pas pris de vacances au cours des dernières années. On assiste à un phénomène d'isolement, de retrait sur soi.

Il y a une constance dans l'habitation et la fidélité au quartier : 52 pourcent des résidents y sont installés depuis au moins dix ans. Ils sont, dans une proportion de 95 pourcent, locataires de logements exigus, mal entretenus par les propriétaires, voire insalubres. D'authentiques taudis, il faut le dire. On évalue à l'époque que 35 pourcent d'entre eux n'ont ni bain, ni eau chaude. La Ville de Montréal, pour sa part, estime que 33 pourcent des logements ne répondent pas aux normes du Code du logement. Comment expliquer cette situation désastreuse, cette détérioration du tissu social qui semble laisser tout le monde dans l'indifférence ?

Le quartier se meurt, faute d'emplois, puisque les usines ont déserté les unes après les autres pour se relocaliser en banlieue et profiter des grands axes routiers. La banlieue leur offre des parcs industriels où une main d'œuvre de qualité, moins instable, mieux adaptée aux nouvelles machineries est

recrutée. Il y a les déplacements vers l'Ouest également. Les entrepreneurs et les industriels lorgnent du côté de la province de l'Ontario pour une installation à long terme. Inévitablement, les grandes villes du Québec souffrent de cette désaffection.

CHAPITRE 3

L'EFFERVESCENCE DES ANNÉES 1960-1970

La révolution, les révolutions pourrait-on dire, des années 1960 suivent leur cours, bousculent les assises d'une société jusqu'ici homogène dans ses valeurs. L'un de ses principaux remparts, l'Église catholique, n'échappe pas à l'importante remise en question chez les jeunes en particulier. Les principes traditionnels, que l'on croyait immuables, tremblent sur leur socle. Et ces secousses modifient en profondeur de nombreuses sphères de la vie quotidienne. Les femmes s'interrogent sur leur rôle traditionnel d'épouse et de mère qui leur est dévolu de tous temps. Les habitudes conjugales sont remises en question, les mariages civils sont autorisés à compter de 1968. Pour les enfants dont les deux parents travaillent, on doit mettre sur pied des garderies. Et la cohorte des cinq ans entre à la maternelle.

Dans ce nouveau quotidien où les repères ont changé, d'autres réalités de plus en plus fortes s'ajoutent : la contraception, l'avortement, le divorce. Ce magma de pressions hors normes, l'Église du Québec en ressent les effets et cherche alors à se redéfinir, à créer un dialogue avec ses fidèles qui ne soit pas uniquement menaçant ou punitif. Le déclin des vocations, que ce soit chez les prêtres ou dans les congrégations religieuses, est par ailleurs inexorable.

Il est incontestable que la décennie 1960-1970 est en soi spectaculaire par la profondeur et la rapidité des changements de valeurs. Mais cette révolution n'est pas spécifique au Québec ; on peut l'observer dans la plupart des pays industrialisés.

Lors des audiences de la Commission royale d'enquête sur l'enseignement dans la province de Québec, mieux connue sous le nom de Commission Parent, l'État étudie à la loupe l'école et l'enseignement en vue de les adapter à la modernité et proposer de nouvelles expériences éducatives. C'est à cette époque que naissent les polyvalentes, transformant la structure même des établissements scolaires. L'État s'implique en éducation certes, mais aussi dans les services sociaux. Les communautés religieuses, enseignantes et

autres, omniprésentes jusqu'alors dans ces champs d'action, sont forcées de repenser leur mission et leurs façons de faire.

Les années 1960 sont celles de la jeunesse. On construit pour elle à toute vapeur, des écoles secondaires, puis des cégeps et de nouvelles universités. Suivant en cela l'exemple de nombreuses autres sociétés dans le monde, la jeunesse québécoise manifeste bruyamment sa présence. Alors que celle des États-Unis s'oppose à la guerre du Vietnam, aux cris de «Peace and Love!», celle de la France a ses journées de mai 1968, celle de Chine lance la Révolution culturelle, et la jeunesse québécoise anime la contestation étudiante de l'automne 1968. Elle découvre la marijuana, la contre-culture, la libération sexuelle et se reconnaît au son d'une musique nouvelle.

CHAPITRE 4

LE CŒUR EST UNE RICHESSE QUI SE TRANSMET

C'est un contexte d'intense ébullition sociale qui sert de toile de fond à la naissance, en 1968, de l'organisme La Relance Jeunes et Familles qui célèbre aujourd'hui son cinquantième anniversaire. Un rappel du passé aide à mieux comprendre pourquoi et dans quel contexte La Relance Jeunes et Familles a vu le jour. Et comment une femme, sœur Marie-Marcelle Desmarais, en a eu l'inspiration.

On dit souvent : « Il suffit de vouloir », mais cela ne veut pas dire qu'un problème est réglé automatiquement. La religieuse de la Congrégation de Notre-Dame, elle-même en pleine jeunesse en 1968, va affronter divers écueils, trouver refuge dans la prière et espérer que ses petites voix intérieures la guident dans la bonne direction. Elle apprendra que le chemin le plus sûr d'un point à un autre n'est pas forcément la ligne droite. Il lui faudra suivre son cœur, se laisser guider par l'amour.

Cet amour a perduré. Même une fois devenue laïque en 1991, La Relance continuera de se distinguer par son approche bienveillante. Elle conservera la mission de veiller au développement éducatif, sur tous les plans, misera sur cette réussite qui se voit lorsque l'enfant a confiance en ses forces, que ses yeux s'illuminent devant les nouvelles perspectives d'avenir qui s'offrent à lui, quand il révèle son potentiel. La Relance a perpétué une façon de faire fondamentalement humaine, dans l'actualisation des forces de chacun, dans une vision toujours contemporaine de s'adapter en fonction des besoins. D'être à l'écoute. Et d'être proactive, comme Marie-Marcelle, dans l'élaboration de projets innovants. D'hier à aujourd'hui, La Relance a toujours fait preuve d'audace et de modernité, dans l'intérêt des enfants et des familles.

Comment cela a-t-il été possible ? D'où vient cette flamme ? De quel bois se chauffe La Relance ?

Il faut s'intéresser à ce qui anime la jeune Marie-Marcelle pour le découvrir...

CHAPITRE 5

SUR LES TRACES DE MARGUERITE BOURGEOYS

Les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame sont depuis leur fondation, par tradition et mandat, des enseignantes. Elles suivent en cela l'exemple de leur fondatrice Marguerite Bourgeoys qui, dès son arrivée en Nouvelle-France en 1653, souhaitait répondre aux besoins d'éducation des jeunes, en particulier des filles. Le parcours de Marguerite Bourgeoys, comme pédagogue et leader, n'a pas été sans embûche ; il y avait en premier lieu la conjoncture sociale de Ville-Marie du XVII^e siècle ; avec ses maladies, la guerre, la pauvreté, etc.

Marguerite Bourgeoys était une femme déterminée et visionnaire, dotée d'un charisme auquel peu de gens ont résisté, et elle s'est accrochée à sa mission. Car si les autorités souhaitaient que la communauté soit cloîtrée, comme c'était alors la règle, elle a préféré le terrain, celui des pratiques domestiques entre autres, l'enseignement des tâches essentielles à la société de l'époque. En compagnie de filles séculières ramenées de France, elle a instruit les femmes avec les moyens du bord, et est intervenu dans toutes les urgences de la jeune colonie.

Son apport à l'éducation des filles a été magistral et a donné le coup d'envoi à une jeune société désormais mieux outillée pour durer. Cette formidable contribution a perduré bien au-delà de sa mort puisque les séculières, devenues plus tard les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, ont repris le flambeau. Elles se sont démarquées jusqu'à nos jours par la qualité de leur enseignement, ici comme dans de nombreux pays étrangers.

Dans les années 1850, à la suite de la division en plusieurs paroisses du secteur appelé Faubourg Québec, situé à l'Est des fortifications de la Cité de Montréal, les sœurs prodiguent leur enseignement à l'école Sainte-Catherine. L'espace est restreint, il n'y a que trois classes. Leur bienfaiteur, le docteur Louis Demers, leur offre en location une autre maison sur la rue Sainte-Marie. On dénombre dans cet espace plus raisonnable 175 élèves pour trois religieuses enseignantes.

À cette époque, Montréal connaît une forte croissance démographique. Pour les sœurs, des déménagements vont se succéder, toujours en vue d'obtenir plus d'espace afin de répondre aux besoins grandissants. En 1863, le 18 rue Fullum est une maison convenable, mais hantée. Peu importe, les sœurs et les élèves n'y resteront pas longtemps. Sur la même rue, en 1870, une nouvelle maison mieux adaptée impose un autre déménagement. Sept ans plus tard, l'école Sainte-Marie des sœurs de la Congrégation Notre-Dame accueillera 400 élèves.

Finalement, fatiguée de ce nomadisme, la direction de la communauté religieuse, sous l'égide du curé de la paroisse Saint-Vincent-de-Paul, monseigneur Lavallée, décide d'investir dans la construction d'un édifice. Le Grand Couvent du 2380 rue Ste-Catherine sera terminé en 1881 et accueillera dès l'année suivante ses premières pensionnaires. Le couvent maintiendra sa vocation éducative jusqu'au milieu du XX^e siècle.

La congrégation Notre-Dame ne cessera, d'année en année, de siècle en siècle, d'attirer les jeunes filles, inspirées par le charisme et la spiritualité de Marguerite Bourgeoys, qui rejoindront les rangs de cette communauté pour dédier leur vie à l'enseignement.

Et c'est au sein de cette congrégation qu'au début des années 1960, Marie-Marcelle Desmarais, alors jeune novice pleine d'énergie et d'audace, entretiendra des rêves, des ambitions et souhaitera être partout dans le monde pour apporter son aide. Mais idéalement ailleurs que dans une école, espère-t-elle, même si enseigner est la mission première de la communauté. Et elle rêve d'être missionnaire...

Devant la préférence de Marie-Marcelle pour le service social, et le maintien de son choix de faire don de sa vie au sein de la Congrégation Notre-Dame, ses supérieures clairvoyantes se rendent compte que la jeune novice n'est pas forcément en contradiction avec la mission de la congrégation; il est possible d'avoir l'appel, la vocation, le « charisme » dans le jargon ecclésial, et cela peut effectivement se vivre en dehors d'une classe. Marie-Marcelle a l'appui de sa communauté même si quelques sœurs se braquent encore.

Après avoir terminé son cours classique elle est autorisée à choisir le travail social et obtient son diplôme de l'Université de Montréal. Sœur Marie-Marcelle est la seule de sa communauté à obtenir son obédience en service social et

sort, de ce fait, d'une destinée en principe toute tracée d'avance. Chez certaines opposantes dans sa communauté, cette dérogation est considérée presque comme une hérésie. On réagit mal à sa persistance de vouloir exercer le travail social plutôt que d'embrasser l'enseignement. Quel est le but de cette dissidence au sein de cette communauté dont l'éducation est la vocation première ? On va même jusqu'à lui suggérer d'aller faire ses vœux dans une autre communauté, chez les Sœurs du Bon Conseil par exemple. Bien qu'elle sait se faire aimer de plusieurs qui lui accordent leur appui, Marie-Marcelle se sent tout de même mise au rancart. Ce sera sa première expérience de désapprobation et de rejet par ses pairs.

Elle s'accroche à ses rêves et à la vérité que le service social faisait partie intégrante de l'approche éducative de Marguerite Bourgeoys. Elle défend bec et ongles sa conviction d'être en parfait accord avec la pensée de la fondatrice de sa congrégation qu'elle ne trahit pas. Fervente admiratrice de Marguerite Bourgeoys, Marie-Marcelle souhaite mettre à profit la globalité de sa personnalité, suivre les traces de Marguerite Bourgeoys, celle qui voyageait « à pied, à cheval, en canot », qui débarquait du bateau, sept fois de suite, aller retour dans cette hasardeuse aventure de traverser l'Atlantique ; celle qui ramenait de France, après les avoir convaincues, des compagnes pour la soutenir dans son œuvre ; des Filles du Roy pour peupler la colonie ; celle qui mettait sur pied des écoles et qui aidait partout où l'on avait besoin d'elle. En 1950, Marie Gérin-Lajoie, fondatrice des sœurs du Bon-Conseil, avait écrit un article intitulé : « Marguerite Bourgeoys, *première assistante sociale* à Ville-Marie. » De quoi renforcer la foi de Marie-Marcelle dans la direction de sa vie.

« Son être tout entier était engagé, pas seulement un pan d'elle-même. La globalité de ce qu'elle était ne peut pas être compartimentée, explique Marie-Marcelle Desmarais. Comme tous les êtres humains, Marguerite Bourgeoys avait mille facettes, et c'est ce souffle-là, tout entier et transcendant, qui me guidait ».

Devant les obstacles et ses propres tergiversations, elle s'en remet à la Providence. « Je ne savais pas encore où je m'en allais, avoue-t-elle. J'entendais toujours l'appel missionnaire, mais la congrégation n'avait pas de mission ni en Afrique ni en Haïti à cette époque-là. Et pourquoi voulais-je aller ailleurs ? Les personnes que je voulais aider étaient déjà là, ici, autour de moi. »

CHAPITRE 6

INTUITION ET DÉTERMINATION

Pour Marie-Marcelle, ses huit ans d'études à Régina Assumpta, où elle s'est impliquée dans la vie étudiante comme Présidente du collège et où elle avait mis sur pied une troupe de danse folklorique internationale, ont développé chez elle ce que l'on nomme aujourd'hui du « leadership ». Une enseignante de philosophie la remarque et la prend sous son aile. Cette enseignante, sœur de la congrégation Notre-Dame, fut marquante dans le parcours de Marie-Marcelle. « Sœur Andrée Baillargeon a été ni plus ni moins que mon mentor, admet Marie-Marcelle. Elle n'est pas étrangère à mon désir de devenir travailleuse sociale. Elle avait aussi fait du service social. Elle me rejoignait dans tout ce que j'étais. Je voulais faire comme elle... »

Un jour, alors que la jeune étudiante avançait vers sa dernière année de collège, Andrée Baillargeon lui lit un chapitre de la vie de Marguerite Bourgeoys, dans un livre qui venait tout juste de paraître : « Les dialogues de Marthe et Marie » de Léo-Paul Desrosiers. Cette lecture confirmera le double souhait de Marie-Marcelle, encore toute jeune, de joindre la congrégation Notre-Dame et d'exercer le service social, au sein d'une mission éducative, tout comme l'avaient fait Marguerite Bourgeoys et Andrée Baillargeon.

Après son noviciat, malgré les remous que cela occasionne chez les sœurs qui seront divisées par cette entorse à la mission d'éducation de la congrégation, Marie-Marcelle poursuivra ses études en service social. Elle complètera sa thèse de maîtrise par un stage à la polyvalente de la Cité des Jeunes de Vaudreuil, le premier projet-pilote de polyvalente. Cette expérience lui fit prendre conscience que les adolescents avaient besoin d'aide dans le magma de changements qui bousculaient leur quotidien scolaire, leurs repères et la société toute entière. « Je voyais bien qu'il manquait des conditions pour révéler le plein potentiel de ces jeunes. Comment les instaurer ? Je voyais la soif des jeunes... », se rappelle-t-elle. Pour être efficace, en dépit de sa science en service social, elle ressent le besoin d'aller chercher une formation plus générale, complémentaire à l'intervention individuelle, qui lui servira en

groupe et en organisation communautaire. On comprend que ce n'est pas un hasard si, au tout début, La Relance a eu un secteur dédié aux adolescents.

Martin Luther King sera bientôt assassiné. Cette année-là, Marie-Marcelle a 24 ans et saisit l'offre intéressante de faire un stage au Negro Community Center, un organisme anglophone situé dans le Centre-Sud-Ouest, fondé en 1927, et dont la mission était de venir en aide à la communauté noire aux prises avec des difficultés sociales et économiques : services de logement, d'emploi et d'immigration. En plus des groupes d'enfants qu'on lui confie, le directeur d'alors lui ajoute une bande d'adolescentes blanches, issues elles aussi du même quartier. Elle voit les bienfaits d'enrichir la connaissance et la compréhension de son voisin, et saisit l'importance de favoriser un meilleur vivre-ensemble. « À ce moment, j'ai su que je pouvais servir ici, que des gens avaient besoin d'aide près de moi. »

Pour l'heure, l'idée de La Relance est embryonnaire, une petite graine qui germe dans un esprit pragmatique et créatif, sensible à son environnement. Déterminée à se rendre utile, cherchant sa voie elle aussi au travers les mailles d'une société qui se transforme, pleine de vitalité, ouverte aux nouvelles valeurs, elle adhère avec enthousiasme aux messages du Concile œcuménique de Vatican II.

« C'était un vent nouveau. Le Concile Vatican II proposait une version de l'Église plus incarnée, plus près des gens. J'étais inspirée par cette Église qui, pour moi, incarnait l'engagement les deux pieds sur terre. Il y avait là une volonté de retour aux sources, aux racines du christianisme, une véritable ouverture sur le monde. J'ai pensé à Marguerite Bourgeoys, elle-même aux avant-postes de la recherche en son temps, qui avait ouvert la voie pour répondre à des besoins. Je me suis sentie touchée et interpellée profondément. »

C'est à ce moment, peu avant la tenue du Chapitre général extraordinaire de 1968 des Sœurs de la Congrégation Notre-Dame, que sœur Andrée Baillargeon lui confie son intuition la concernant et lui demande de présenter un projet qui réponde à des besoins sur le terrain : « Marie-Marcelle, tu es la première et la seule travailleuse sociale dans la congrégation. L'Église de Montréal souhaite que l'on crée autre chose pour les milieux défavorisés, autre chose que de fournir de la soupe et du pain. Quelque chose qui contribuerait à faire grandir les gens, pour qu'ils révèlent le meilleur d'eux-mêmes. Penses-y, trouve une idée, invente. Tu peux le faire. »

CHAPITRE 7

LA FORCE DE LA COLLABORATION

La religieuse Marie-Marcelle, une fois son juniorat terminé, s'installe à l'École normale qui deviendra plus tard la Maison générale de la congrégation. Elle y fait la rencontre déterminante de Julienne Auger, enseignante à la Formation des Maîtres. Il y a une communion de pensées entre les deux femmes. Cette rencontre constitue un pivot dans le projet de Marie-Marcelle. « Je connaissais les résistances de ma congrégation devant ma profession. Il était clair pour moi que je ne réussirais pas à aller de l'avant avec un projet éducatif du fait que j'étais travailleuse sociale. Il était nécessaire qu'une pédagogue soit avec moi pour le bâtir, pour que le projet ait une valeur pédagogique, qu'il soit crédible, et qu'il reçoive l'aval de la congrégation. »

Marie-Marcelle avait accumulé au fil des mois précédents des expériences très diversifiées en tant que travailleuse sociale : un stage au Negro Community Center, une visite de l'école communautaire de New Heaven en compagnie de sa nouvelle amie Julienne, des interventions auprès de groupes d'adolescents, et même auprès d'une clientèle handicapée. Elle savait reconnaître les états misérables chez les enfants vulnérables, leur désespoir. Elle voyait la petite flamme qui brille dans leurs yeux, qui les habite, mais qui ne peut pas monter bien haut, faute de moyens d'y parvenir. Faute de soutien. Faute d'assurance en soi. Elle était attristée par la perte de l'énergie fondamentale des enfants laissés pour compte, et elle connaissait la situation dramatique de ceux qui grandissaient dans le Centre-Sud. « Ce sont des enfants tout aussi intelligents et remplis de potentiel que ceux des autres quartiers ! Il y a une précieuse énergie vitale présente en chaque enfant. Et pourtant, les tout-petits du Centre-Sud risquent de la perdre, parce qu'ils partent à chances inégales », se désole-t-elle.

Habitée par la demande d'Andrée Baillargeon « de penser à quelque chose, d'inventer », sœur Marie-Marcelle est tentée de laisser libre cours à son imagination. Le projet se précise. Elle le conçoit, le couche sur papier. Et se tourne alors vers Julienne Auger, convaincue que la synergie de leurs deux

disciplines représente une force, et que cette force sera utile et probablement aidante en temps et lieux. « Je lui ai demandé de m'appuyer, de mettre en œuvre le projet avec moi. »

Ce qui plaît à Marie-Marcelle chez Julienne c'est sa vision différente de l'éducation basée sur sa vaste expérience; elle connaît bien le milieu des services sociaux ayant été secrétaire au premier bureau de service social à Montréal. Elle sait la valeur ajoutée que pourrait apporter une approche intégrant le service social à l'enseignement pour assurer la réussite éducative globale des enfants. Bien que très occupée comme formatrice auprès des futures enseignantes, Julienne Auger devient une formidable alliée pour entreprendre l'œuvre qui germe maintenant dans le cœur et la tête des deux sœurs devenues complices et partenaires.

Le projet est officiellement présenté au Chapitre général extraordinaire. Marie-Marcelle est inquiète, elle craint que le projet soit relégué aux archives de la communauté et demeure lettre morte. Mais à sa grande satisfaction, le projet est accepté.

Ça y est. Il faut maintenant que l'intuition des deux consœurs soit incarnée, s'intègre à l'environnement où elle va prendre corps, mais surtout que cet ambitieux projet réponde à l'idée qu'elles s'en font. « Nous souhaitions proposer un milieu de vie stimulant dans le quartier. Offrir une aide concrète qui permettrait que les enfants plus démunis partent à chances égales dans la vie, qu'ils aient confiance en eux, qu'ils façonnent leur estime d'eux-mêmes. »

C'est le début de l'aventure. De 1968 à 1970, on l'appellera l'École communautaire.

En 1970, le nom sera changé pour Centre communautaire d'Animation Socio-Culturelle (CCASC).

En 1974, l'organisme adopte son nom définitif : La Relance Jeunes et Familles.

« C'était un projet éducatif expérimental, visant à ouvrir un chemin en vue d'enrayer certains déterminismes que connaissent des gens moins avantagés sur les plans économique et socio-culturel », écrira-t-elle en 1977, dans un document de travail.

CHAPITRE 8

UN PROJET NÉ DE L'OBSERVATION, PAR JUSTICE ET PAR AMOUR

Après une visite approfondie des locaux de l'étage supérieur du vieux pensionnat, sis au 2380 rue Sainte-Catherine, les deux consœurs décident qu'ils feront très bien l'affaire. Il s'agit des anciens dortoirs du pensionnat fermé depuis 1961. Il y a là un bel espace et une proximité avec les classes de l'école situées aux étages inférieurs.

Ce lieu est propice à l'implantation du projet. De plus, le quartier Centre-Sud est l'endroit à Montréal où tout le monde s'entend pour dire qu'il y a là des besoins grands comme le monde.

La pauvreté, le chômage, les logements misérables, la faible scolarisation des parents et l'absence de ressources pour les aider, conforte les religieuses dans leur décision d'embrasser le projet. « Il y avait même des enfants qui se débrouillaient tout seuls, complètement laissés à eux-mêmes », se souvient sœur Monique Gilbert, présente dans les années 1970.

Dès les premiers jours, Julienne et Marie-Marcelle ont la conviction que, si elles maintiennent une écoute attentive à l'environnement, leur initiative va contribuer à répondre aux besoins des enfants et de leur famille. Bien sûr les sceptiques, quelques oiseaux de malheur, prévoient l'échec du projet à plus ou moins brève échéance. On disait que les gens du quartier étaient trop suspicieux, se méfiaient de tout. « Aucune initiative de ce genre n'a jamais duré dans la paroisse ! », assurait-on.

C'était sans compter sur la sagacité des deux complices. « Il y avait nos affinités qui nous unissaient. Et, surtout, Julienne et moi avions une vision. On a jumelé nos forces, nos professions, nos connaissances, elle comme enseignante, moi comme travailleuse sociale, et les idées sont venues. On voulait que les enfants vivent des expériences positives, individuellement et en groupe, qu'ils aient des occasions de révéler le meilleur d'eux-mêmes.

C'était clair dans notre esprit que ça ne devait pas être juste académique. Il fallait construire les personnes, globalement. »

Elles ont affronté bravement le défi lancé aux religieux de Montréal par le Concile de Vatican II : s'engager dans des services de pointe, être de plein pied dans la modernité. Et cela allait plus loin encore. « Il ne s'agissait pas de prêcher. Notre objectif était de prouver, par des actes, que ces enfants-là, et l'homme en général, étaient aimés de Dieu. La justice et l'amour sont la base de cette entreprise. »

Sans compter les heures, la plupart du temps très longues, les religieuses aménagent les locaux, se consultent, revoient leurs stratégies et observent. Les questions qu'elles se posent, les hésitations dans la conduite de cette expérience, sont le lot de tous les savants de leurs disciplines. Comment tenir un bilan quotidien de l'avancée de leurs connaissances ? La science de l'homme évolue sans arrêt. Il faut être vigilant sur le fondement même de l'œuvre et ne pas craindre d'emprunter des chemins inconnus. Marie-Marcelle s'engage avec ses notions scientifiques de travailleuse sociale, se sert des techniques de base pour assurer le sérieux de son projet. Julienne apporte toute son expérience et ses compétences au plan pédagogique.

Où sont les urgences et comment intervenir adéquatement ? C'est le Centre-Sud de la métropole. Une zone grise décrite par de nombreuses études. Logements contigus, la rue pour terrain de jeu. Absentéisme scolaire, délinquance plus élevée qu'ailleurs. C'est plus qu'il n'en faut pour motiver qui que ce soit qui a le désir d'aider.

Il est clair que l'organisme nouvellement fondé ainsi que l'école en-dessous ont besoin d'une direction solide et clairvoyante qui ne craint pas de sortir des sentiers battus, car la cohabitation harmonieuse du haut et du bas du vieux pensionnant est vitale.

Après réflexion, la communauté des sœurs de Notre-Dame nomme Julienne Auger à la direction de l'école Sainte-Catherine. Elle prend officiellement charge de l'aspect pédagogique qui touche l'ensemble des élèves et des enseignantes. Elle assure aussi la direction du Centre communautaire, conjointement avec l'instigatrice de cette grande aventure, Marie-Marcelle. Cette étroite collaboration entre l'école et l'organisme va permettre à l'œuvre, dès le départ, d'assurer la solidité de son action. On constate aujourd'hui, 50 ans plus tard, que le ciment a bien tenu.

CHAPITRE 9

ON A FAIT UN VILLAGE

Aux premières heures, comment tout cela se met-il en place ? Plus qu'un simple lieu d'innovation éducative et d'intervention psychosociale, La Relance devient vite un lieu de vie, un univers rempli de surprises, d'explorations et d'aventures, à raison de deux jours par semaine, après les heures de classes. Un lieu excitant où tout ce qui s'y passe est différent, stimulant et nouveau. À la fin de la journée d'école, l'étage est envahi d'enfants qui s'y réfugient comme s'il s'agissait d'un deuxième chez-soi.

Les enfants investissent les locaux aménagés en village. Julienne en avait dessiné les croquis. Marie-Marcelle avait convaincu son père qui travaillait chez Omer De Serres de leur fournir le faux gazon, les puits décoratifs, les arbres miniatures et tous les matériaux nécessaires à la construction des petites maisons. Résultat : un village artificiel, certes, mais pensé et forgé à la mesure des enfants qui se l'approprient. Leur imaginaire fait le reste.

Dans ces maisonnettes entourées de verdure, chaque jeune possède son espace en fonction de son groupe d'âge. C'est le début des fameux clubs-jeunesse, programme phare de l'organisme, où se déroulent les activités éducatives, culturelles ou sportives. À chacun son coussin, sa bûche, symboles d'intimité tout en étant rassembleurs. Le sentiment d'appartenance à cette petite communauté se construit. Tous y développent une forme de sécurité permettant d'ouvrir d'autres fenêtres pleines d'espoir et de projets pour leur vie personnelle et collective. Les enfants sont enthousiastes.

Au début, les sœurs utilisent de simples paravents pour séparer les espaces qu'elles déplacent en fonction des besoins. Cela fonctionne. Il en fallait peu pour que les enfants s'y sentent chez-eux. L'initiative s'est peaufinée l'année suivante. Mais pour une première, ce fut toute une réussite d'intervention. Et les clubs-jeunesse sont encore aujourd'hui le cœur de La Relance, un grand classique, comme une marque de commerce d'une certaine manière.

Sœur Ernestine Desjardins, intervenante, explique dans un de ses écrits : « Qu'est-ce que les enfants viennent faire au petit village de La Relance construit à l'intérieur des murs de pierre du vieux couvent?... Ils viennent apprendre à se valoriser, à se prendre en main... À développer leurs habiletés, leur autonomie. Notre action auprès de ces jeunes consiste en une intervention éducative réfléchie et appliquée sous forme d'activités programmées, en fonction du groupe et du style des enfants. Ce ne sont pas des activités de rattrapage, mais des activités culturelles, sportives, ludiques. À l'intérieur des petits groupes, chaque enfant jouit d'un espace vital, il y trouve toute la latitude pour exprimer ce qu'il porte en lui, pour exercer sa créativité, pour prendre sa place sans avoir à se battre. Ainsi valorisé, rassuré, ses forces intérieures peuvent se révéler. La seule compétition permise est le défi personnel que l'enfant se donne à lui-même sous la bienveillante attention de l'éducatrice. »

Pour cela, il faut la confiance. Tout obstacle au développement de cette indispensable confiance est stratégiquement aplani. Dans la foulée du Concile de Vatican II, et dans un effort de rapprochement entre les religieuses et les fidèles, il est bon de se rappeler que même l'aspect vestimentaire de la communauté religieuse a évolué, s'est simplifié. Les religieuses ont troqué leur habit classique pour une robe toute simple. En 1968, au moment de l'installation du Centre, elles portent un costume laïc. Seule la croix d'argent suspendu à leur cou marque leur appartenance à la communauté. Dans la tête des enfants, ces figures familières sont moins impressionnantes, certes moins guindées. Et le fossé s'estompe.

Tout est dans la manière. L'approche. Ce qui se passe au Centre s'extirpe des diktats de la discipline stricte. Dès que la cloche de l'école sonne la fin des cours, un grand nombre d'écoliers grimpent les escaliers à toute vitesse. Ils grimpent les escaliers comme s'ils déployaient leurs ailes. Pas question d'arriver en retard aux activités qui débutent à 15 h 30. Ils se dépêchent de rejoindre leur groupe et retrouver ce qui constitue leur lieu de liberté.

D'abord une collation, qui devra être de plus en plus généreuse et substantielle au fil des semaines, les estomacs sont creux. Puis quelques bribes de conversation animées par les intervenantes. « Je prends de tes nouvelles, et je veux savoir comment tu te sens. » Un peu de psychomotricité pour délier les muscles et oxygéner le cerveau. Sans oublier le cercle de coopération où les jeunes sont invités à participer à la programmation des activités.

Du jardinage à la construction de cabanes à oiseaux ; un théâtre de marionnettes, un lieu où se déguster ; des jeux simples au cours desquels les sœurs observent le comportement et l'attitude de l'enfant, note ses commentaires. «Julienne était très forte en pédagogie avec une approche créatrice. Pour ma part, comme j'avais fait du scoutisme, j'organisais des jeux de piste, entre autres», se rappelle Marie-Marcelle. Les enfants s'investissent, participent dans la joie. Ils s'y sentent bien. Développer son esprit d'équipe et de collaboration, vivre des expériences positives et avoir des occasions de faire reconnaître sa valeur ; les enfants apprécient.

La pédagogie se dynamise, se renouvelle, chaque jour davantage. Les nouvelles idées fusent. Les enfants ont faim de tout. Au Centre c'est l'abondance, dans tous les sens du terme. Des collations nourrissantes, des livres, des jeux, une attention dirigée sur eux, des encouragements. Et les enfants n'ont jamais l'impression d'être sur un banc d'école. Et pourtant ils se construisent. «Je me souviens de la première thématique annuelle, lorsque je suis arrivée, qui était : Je vois des fleurs en toi. L'idée était de voir l'aspect positif de la personne devant nous, puis de l'aider. Les activités visaient aussi à mettre en valeur l'enfant aux yeux de ses parents.», raconte sœur Monique Brodeur.

«Une autre manière de prendre un enfant au sérieux, dit sœur Marie-Marcelle, était de s'engager aussi face à ses frères et à sœurs, face à ses parents. C'est toute la cellule familiale qui est prise en compte pour vivre un processus de relance globale.»

L'aide aux devoirs a été, bien évidemment, l'une des premières missions de l'organisme, afin d'améliorer la réussite scolaire des enfants, les encourager, leur donner le goût de relever des défis et de réussir. Dès la deuxième année, on présente en parallèle des cours de psychologie et de relations humaines aux parents ; des ateliers d'information sur la drogue, des ateliers parents-enfants, des cours de cuisine, de couture, etc. Chaque rencontre pose les jalons d'une confiance mutuelle. Déjà au Centre, la présence d'une cuisine offre aux enfants le b.a.-ba de l'art culinaire. Les ateliers en cuisine servent en de multiples occasions. Tire Ste-Catherine, compote de pommes, des recettes faciles à réaliser selon la saison. Les enfants développent leur débrouillardise, apprennent l'importance de bien se nourrir, et trouvent du plaisir à mettre la main à la pâte.

Afin d'éviter que les parents s'inquiètent outre mesure, sœur Marie-Marcelle, qui pense à tout, organise même les retours à la maison des enfants les plus jeunes. « La première année, sœur Gertrude Sanfaçon et sœur Marie-Claire Leduc les raccompagnaient à la maison, surtout l'hiver quand la noirceur arrive plus tôt. Tout le monde prédisait que ce serait difficile d'entrer en contact et d'établir un lien de confiance avec les parents, qu'ils seraient méfiants au point de ne pas leur ouvrir la porte. Et pourtant, quand ils ont vu que les sœurs prenaient la peine de raccompagner leurs enfants, les portes se sont ouvertes. Petit à petit, les religieuses ont été invitées à en franchir le seuil. De là, l'observation, l'écoute... La famille est le premier lieu de socialisation, on ne peut pas en faire fi. Bien des efforts de diplomatie et d'intelligence ont été déployés pour rassurer les parents, leur donner envie d'amorcer un processus de changement pour améliorer leur quotidien. » Le charisme et l'expérience des deux cofondatrices font le reste.

L'ouverture du dialogue, les confidences, la solidarité, le souci du mieux-être des enfants, les sourires, la complicité, tout cela fait en sorte que des liens solides se tissent. Avec les sorties culturelles et les activités organisées, pendant le temps des fêtes notamment, la confiance s'est établie. « Ces personnes ne sortaient généralement pas de leur quartier. » raconte Marie-Marcelle Desmarais. Elle se souvient de l'une des premières sorties de groupe, à l'Île Sainte-Hélène. Traverser le pont, découvrir l'Île Sainte-Hélène pour la première fois, ce fut pour plusieurs mamans l'émerveillement total.

Finalement, il y a tellement de monde au Centre, tellement d'attraits, que l'organisme est victime de son succès, en quelque sorte. Julienne et Marie-Marcelle doivent puiser rapidement dans leur réseau de sœurs, de laïques et de bénévoles, essentiellement des femmes au début, pour alimenter la main d'œuvre. Elles se rendent compte qu'elles doivent aussi assurer une bonne formation de cette main d'œuvre, surtout des plus proches collaboratrices qui forment le noyau dur. « Ce qui se passait dans cette œuvre était différent, nouveau pour tout le monde. Personne ne pouvait se targuer de posséder la recette magique. Je me suis dit qu'il y avait là l'opportunité d'une deuxième carrière chez les sœurs à la retraite de l'enseignement. Et elles ont relevé le défi de façon extraordinaire ! Avec une grande ouverture. »

La difficulté pour les enseignantes à la retraite se trouvait dans l'approche éducative novatrice qui consistait «à détricoter», comme elles le disaient elles-mêmes, leurs anciens réflexes d'enseignantes pour commencer un nouvel ouvrage. Elles n'avaient plus seulement une matière à enseigner, leur mission consistait maintenant à optimiser le potentiel total d'une personne. Aux plus âgées, de plus jeunes sœurs ont aussi emboîté le pas. L'équipe prend forme. Elles seront quatorze à s'engager dans l'expérience!

« Notre projet éducatif doit obligatoirement s'inscrire dans une perspective de recherche et d'expérimentation. Basée sur l'observation. Des interventions pertinentes. C'était le but premier. Pratico-pratique, on remplissait des fiches dans notre dossier de recherche. Pour garder des traces. Pour que notre action évolue. Pour que ça aille au-delà de l'occupationnel. C'était la partie la plus ardue chez celles qui n'en avaient pas l'habitude. »

Alors que bien des gens prédisaient que tout cela ne durerait pas, les locaux ne désemplissent pas. On dénombre une centaine d'enfants et de pré-adolescents, âgés de trois à treize ans, à chaque année. Et de la simple aide aux devoirs, prioritaire dès les débuts, on est passé naturellement au développement psychosocial de la jeune clientèle, en y associant les parents, ce qui a grossi évidemment la fréquentation quotidienne.

« Leurs interventions provoquaient des changements positifs chez les enfants, et ce, dans le plus grand respect des parents qui conservaient leur entière dignité, se rappelle Nancy Ravary, devenue directrice du Centre de la petite enfance Ki-Ri. Pour ma part, je viens d'une famille de dix enfants, sept garçons et trois filles. Dans notre quartier ouvrier les familles étaient nombreuses. Mes plus jeunes frères, Robert et Roger, ont fréquenté le Centre à ses débuts. Ils ont beaucoup gagné en confiance. La Relance a aidé toute la famille, y compris moi. Ça nous a permis de reconnaître nos forces personnelles. Les intervenantes étaient extraordinaires. Leur approche... cela nous a aidés pour le reste de notre vie. »

CHAPITRE 10

NOUVEAU CONCEPT : LA DISCIPLINE POSITIVE

*« Non. Non. Non.
Cela détruit un enfant »*

- (Le Tao)

Sœur Claire Gervais, une intervenante de la première heure explique le choix de certaines décisions à l'interne : « Les enfants qui avaient de la difficulté à l'école nous arrivaient à 15h30 très excités. On a dû établir une discipline. Certainement pas aussi sévère que dans certaines familles que l'on visitait où les parents ne faisaient que crier après eux. Sans les juger, il était presque normal qu'ils aient de la difficulté à les contrôler : les logements étaient trop petits, la nourriture de piètre qualité et pas très abondante, un père généralement absent et une mère complètement débordée, dépassée par la tâche à accomplir. Des personnes souvent blessées par la vie. En dépit de ces conditions qui jouaient sur le comportement des petits, on les trouvait tellement attachants, raconte sœur Claire Gervais. La bienveillance ne se relâchait pas. »

Le suivi des parents en particulier permet de rester près de leur vécu et de les accompagner dans leur évolution. Cette approche originale auprès des familles enchante les religieuses de la congrégation qui se sentent utiles sur tous les plans et comprennent les motivations de sœur Julienne et sœur Marie-Marcelle de se lancer dans cette aventure exaltante.

« On prenait conscience des hauts et des bas de leur vie, on créait alors des liens, un apprivoisement qui facilitait d'autant le travail d'intervention. Personnellement je crois que c'est une caractéristique importante qui a fait que La Relance est ce qu'elle est. », souligne sœur Lise Perras, religieuse de la Congrégation de Notre-Dame et membre du Conseil d'administration de 1988 à 2015.

CHAPITRE 11

VERS UNE APPROCHE SCIENTIFIQUE

En peu de temps, l'organisme devient un lieu reconnu pour ses attributs innovateurs qui se démarque de bien des façons. En vue d'éclairer son action et de caractériser cette nouvelle approche psychosociale, les cofondatrices consultent périodiquement un psychologue, un psychoéducateur et une travailleuse sociale. Leurs différents angles de vue enrichissent les interventions basées par ailleurs sur la bonne volonté et de bonnes intentions. Si Marie-Marcelle ne maîtrise pas toutes les qualités scientifiques des autres disciplines, elle s'en inspire. Préoccupée d'abord et avant tout par le développement intégral de la personne, par la qualité de la relation parents-enfants, elle tente avec son équipe d'éducatrices chevronnées d'appliquer les principes nouveaux d'une intervention psychosociale. Les succès sur le terrain sont autant de pierres ajoutées à ce nouvel édifice pédagogique.

L'objectif est clair. On ne remplace pas l'école. On ne remplace pas la famille. L'œuvre se veut complémentaire et se situe quelque part entre les deux, à chercher la voie du plein épanouissement de l'enfant.

« C'est indéniable que cela demandait beaucoup à notre équipe, dit sœur Marie-Marcelle Desmarais. La recherche exige que l'on sorte des sentiers battus, que l'on n'ait pas d'idée préconçue. On devait avoir l'esprit et le cœur ouverts. L'un des moyens utilisés était les fiches, sorte de journal quotidien dans lequel chaque personne impliquée directement ou indirectement auprès de l'enfant écrivait ses observations, ses interventions. » Cette habitude s'est perpétuée. Aujourd'hui encore, l'équipe d'intervention rédige rigoureusement des « notes-chronos », dans lesquelles sont inscrites les observations, les interventions, les besoins des enfants et des parents, et la progression des familles soutenues.

L'évaluation ne mesure pas ici la performance mais bien les effets de changement observés. Est-ce que les moyens employés répondent bien aux besoins ? Est-ce que l'objectif souhaité des interventions est atteint ? Est-ce

que l'enfant et ses parents connaissent mieux leurs qualités et les forces sur lesquelles ils peuvent s'appuyer pour faire face aux aléas de la vie ? Est-ce que leur réalité au quotidien s'améliore ? Ont-ils de meilleures perspectives d'avenir ? Sont-ils mieux outillés et plus autonomes ? Ont-ils une meilleure estime d'eux-mêmes ? Une meilleure confiance en soi ?

« La croissance d'une personne dans son intégralité ce n'est pas seulement l'enseignement d'une matière académique », martelait sans arrêt Marie-Marcelle au cours des réunions d'équipe, particulièrement à l'endroit des religieuses plus âgées. « C'est beaucoup plus complexe. Et le suivi ne passe pas par un examen de fin d'année, mais s'établit sur un processus à long terme. » Elle reconnaît que pendant ce parcours, « Les sœurs ont été formidables, engagées, ouvertes et totalement dévouées. »

Sœur Monique Gilbert en témoigne : « Quand on finissait nos activités, on s'attelait à nos « écritures », je remplissais une fiche sur chaque enfant, les incidents, les anecdotes, mes interventions. Il fallait aussi remplir une fiche sur chaque famille. C'était très utile lors de nos consultations avec les spécialistes. Le projet d'éducation concertée avec la famille servait également à la recherche. L'intervenante devait absolument se souvenir de ce qu'elle avait remarqué la veille chez l'enfant, pour que le lendemain elle puisse agir adéquatement. Il n'y avait pas de place à l'improvisation. Nos animatrices se devaient parfois de provoquer des situations, de noter leurs observations par rapport à la réaction de l'enfant, face à un obstacle par exemple. C'était le meilleur moyen pour observer sa croissance, sa progression personnelle, s'assurer qu'il était en mesure d'atteindre son but. »

Et comment ensuite poursuivre dans la bonne direction ? Les observations ainsi colligées servaient aux rencontres avec les parents pour qu'ils continuent dans la même veine à la maison aussi, et que plus tard ils puissent à leur tour faire part de ce qu'ils avaient remarqué. Échanger leurs manières de faire et d'intervenir allait de soi dans la philosophie de l'organisme.

La programmation des activités des clubs-jeunesse s'imbrique dans un champ de recherche-action. Observation constante, tant de l'individu que des réactions de groupe ; l'animatrice doit savoir s'adapter, ajuster le tir. Tenir compte du bagage de chacun. L'équilibre des groupes est une science complexe. Les facteurs de réussite des interventions sont nombreux pour assurer l'épanouissement de chaque enfant. C'est que le stress généré par

les difficultés familiales et socio-économiques a des répercussions sur l'attitude et le comportement de l'enfant, sur sa disposition à se développer au mieux. Chaque enfant réagit différemment. Qu'à cela ne tienne, jusqu'à huit clubs-jeunesse verront ainsi le jour, en fonction de l'âge, mais aussi en fonction de la compatibilité des « défis individuels » et des « objectifs à atteindre » des enfants. Cette pratique a fait ses preuves et est d'ailleurs toujours en vigueur.

L'équipe est constituée dans les années 1970 d'une quinzaine de religieuses, et parfois compte jusqu'à 25 bénévoles et stagiaires. Mais face à la demande grandissante, l'équipe d'intervenantes ne suffit plus à la tâche et doit forcément s'agrandir encore. « Il fallait embaucher et former de nouvelles intervenantes, se souvient Marie-Marcelle. Une fois bien intégrées à l'esprit de l'œuvre, elles avaient tout le loisir d'être créatives. C'est ce que je souhaitais. » Les journées étaient longues et bien remplies ! Même si en principe, « on ne peut pas être au four et au moulin en même temps », infatigable sœur Marie-Marcelle rayonnait d'une énergie formidable.

CHAPITRE 12

D'ABORD UN PROJET DE PRÉVENTION

Ils ont de l'énergie, l'envie de bouger, de se colleter. Afin de répondre à ce besoin naturel, les sœurs encouragent, dans l'espace disponible du grand pensionnat, les exercices de motricité. Les jeunes profitent de divers équipements sportifs mis à leur disposition. On y trouve un trampoline, un « punching bag » qui permet d'évacuer le trop plein d'énergie, et un long câble pour voler comme Tarzan. Le plus amusant, faute de moyens au tout début de La Relance, les religieuses permettaient aux enfants de descendre les escaliers, du cinquième au premier, sur le derrière ! Permission accordée de rire comme des fous ! Bouger, se dépenser, tout ce qui était difficile la plupart du temps à la maison compte tenu de l'étroitesse des appartements.

L'écoute et la considération des besoins des enfants, c'est là le secret. Avoir du plaisir et être bien dans sa peau sont des états qui ouvrent l'esprit. Après, les enfants sont plus réceptifs et mieux disposés pour les apprentissages.

Dès les années 1970, le Centre collabore avec les travailleuses sociales du quartier et avec les directions d'écoles ; les enfants sont souvent référés par les enseignantes. C'est un partenariat bénéfique pour tous. Les liens sont tissés serrés car, une fois de plus, tout converge vers les besoins des enfants.

« Beaucoup de travail reste encore à faire pour permettre à chaque enfant de partir à chances égales dans la vie... La Relance aura atteint l'objectif de ce pourquoi le projet a commencé quand tout le monde sera convaincu qu'il est possible de prévenir les échecs scolaires et sociaux dans des milieux populaires, et que tout le monde se mobilisera... », espère Marie-Marcelle.

Il y a quelques mouvements de fond importants dans la poursuite de la philosophie de La Relance Jeunes et Familles au cours des années 1970. L'œuvre suscite l'admiration dans la société en général, elle fait même l'objet de reportages dans les grands médias d'informations. Les uns s'extasient devant l'approche nouvelle et dynamique, les autres reconnaissent son impact psychologique et sociologique sur toute une population.

Un soir, au cours de la première année, une invitée de marque fait son apparition à La Relance. Cette femme, intriguée par tout ce qu'elle entend dire de bien sur La Relance, n'a qu'une hâte : rencontrer la direction et les intervenantes. Cette dame, c'est Dr Jeannine Guindon, une psychologue de réputation internationale qui a conceptualisé la discipline de la psychoéducation à l'Université de Montréal, et fondé en 1976 l'Institut de formation humaine intégrale de Montréal dont la notoriété dépasse déjà nos frontières. Elle est ébahie par ce qu'elle constate sur place. La Relance rejoint en actions, en pensées, ses valeurs personnelles et scientifiques. Elle veut s'y engager, voire s'en inspirer, tout au moins échanger sur les principes d'éducation qui sont nés spontanément, avec intuition, à La Relance.

Jeannine Guindon propose sans hésiter une collaboration. À compter de ce jour, l'équipe de La Relance va entretenir et appliquer le concept des forces psychologiques du développement humain, concept découvert par le psychanalyste et psychologue américain Milton Erickson et développé par Jeannine Guindon.

Le principe est à la fois simple et logique. Pour développer les forces chez les enfants, il faut qu'ils vivent des expériences et soient bien accompagnés pour les vivre. La première année de vie d'un bébé est importante dans ce sens. Entre un an et trois ans, l'enfant connaît un développement crucial et commence à construire son identité. Il est important de travailler les indices de forces pour bâtir sa confiance. La patience, la ténacité, la persévérance sont des vertus qui s'acquièrent avec le temps. Savoir identifier un défi que l'on a à relever, avoir envie et se donner les moyens de poursuivre un objectif et réussir à atteindre son but, ça s'apprend. Cela s'intègre dans un processus continu chez l'enfant qui grandit et prend de l'assurance.

À la demande de Marie-Marcelle, Jeannine Guindon assure la formation en psychoéducation des jeunes sœurs qui vont devenir des superviseurs en quelque sorte. Jeannine Guindon était une experte en intervention auprès des enfants. Son expertise s'était aussi enrichie lorsqu'on lui avait offert un poste de psychologue à Boscoville, un centre pour jeunes délinquants. À cette époque, l'approche universitaire envers les délinquants était toutefois psychanalytique. Ce n'était pas ce que la pédagogue en elle préconisait. Il fallait proposer des activités, faire vivre des expériences positives, pour reconstruire ces jeunes ; les rééduquer en quelque sorte. Dans la reconnaissance de leurs forces intrinsèques.

«Jeannine Guindon a reconnu la pertinence de l'approche de La Relance, les activités, les initiatives qui visaient à bâtir la confiance des enfants. Et cette façon de travailler avec les forces des gens a plu spontanément aux parents, car au lieu de se faire reprocher qu'ils ne faisaient rien de correct, ils découvraient tout à coup leurs forces positives, raconte Marie-Marcelle. Relancer l'enfant et le parent. Aider l'enfant à grandir, l'aider à croître, se serait avéré une entreprise incomplète si les parents ne s'impliquaient pas. Les parents sont au cœur de la solution. Comme il s'agissait de maintenir l'enfant dans son milieu, le choix était clair : porter notre attention et investir plus de temps auprès des parents. L'animatrice se partageait donc entre les groupes d'enfants et les groupes de parents. Notre hypothèse au départ était que l'enfant, à cause de l'intérêt que lui portent naturellement ses parents, amènerait toute la famille à participer activement au projet. On avait vu juste. C'est bien ce qui s'est produit!»

L'autre mouvement irréversible qui frappe La Relance à la même époque est la décléricalisation. Le nombre de religieuses, jusqu'ici omniprésentes au sein de l'organisme, diminue de façon considérable, comme ailleurs dans d'autres organismes. Marie-Marcelle Desmarais doit de plus en plus recruter son personnel parmi les laïcs.

Cette tendance à la décléricalisation s'était déjà amorcée dans les années 1960 pour se confirmer, année après année. Selon Linteau, Durocher, Robert et Ricard, les auteurs de «Le Québec depuis 1930», entre 1960 et 1981, le nombre de prêtres au Québec est passé de 8 400 à un peu moins de 4 200. Pour leur part, les communautés religieuses ont vu leurs effectifs passer de 45 253 à 29 173 en seulement 17 ans, soit de 1961 à 1978.

Au sein même des quartiers défavorisés, comme le Centre-Sud, la pratique religieuse n'a plus la même ferveur. Cette décroissance laisse place à une forme de changement, de pensée nouvelle, invitant les laïcs à réfléchir sur leur rôle. Ils veulent prendre leur place, se faire entendre.

«Les jeunes laïcs sont arrivés à point nommé à La Relance. Les sœurs vieillissaient, certaines méritaient vraiment de se reposer. Il fallait une relève. J'appelais ça des essaims. L'œuvre était avant-gardiste, bien des personnes voulaient la voir se reproduire ailleurs. Je me disais qu'il fallait former encore plus de monde, pour qu'ils puissent essaimer. Mais bien former des personnes sur le plan professionnel c'est un défi colossal qui prend beaucoup

de temps. Ce qu'il fallait maintenir à tout prix à La Relance c'était la passion, celle qui a été présente depuis le début», confie Marie-Marcelle.

Effectivement, le travail de formation était trop important pour que les candidats ne fassent que passer. L'engagement à long terme est primordial. Sœur Marie-Marcelle fait du repérage ; en 1973 elle va jusqu'à lorgner du côté des camps de vacances pour recruter les meilleurs moniteurs. C'est ainsi qu'elle rencontre Judith, la plus motivée parmi d'autres jeunes. L'année suivante la fondatrice prend la jeune fille sous son aile protectrice. Marie-Marcelle l'envoie en France visiter des organisations du même genre qui commençaient, la communauté Taizé notamment, dont on entendait beaucoup parler. Malheureusement atteinte de cancer, Judith décède dans les mois qui suivent son retour. Cette perte cause un grand chagrin. Mais cette rencontre confirmera le souhait de Marie-Marcelle de mobiliser des personnes comme Judith, totalement investies et dévouées.

L'arrivée massive d'employés laïcs demande aussi de plus grands efforts financiers, les salaires sont la principale pierre d'achoppement. La fondatrice se tourne alors vers le collège Regina Assumpta, qu'elle a fréquenté, toujours dirigé par les sœurs de sa congrégation, et dont la pédagogie met l'accent sur la formation de citoyens mus par le partage. Sœur Marie-Marcelle se sert de cet appel au partage comme levier pour convaincre la direction et les parents. Au cours de l'assemblée générale, elle présente un très efficace diaporama qui marquera le début d'un temps nouveau. Le président, le docteur Bonin, saisit le message et l'endosse. Il deviendra le premier président de la nouvelle Fondation La Relance qu'il mettra sur pied pour soutenir financièrement l'œuvre de Marie-Marcelle.

Le collège Regina Assumpta devient pour ainsi dire la première « marraine » de l'organisme. Avec l'appui financier de la Fondation, les salaires sont assurés et les projets pourront suivre leur cours.

«J'ai connu La Relance lors d'une assemblée générale, en 1981, se rappelle Jocelyne Royer, impliquée au sein de la Fondation et membre du conseil d'administration de La Relance. Afin de trouver du financement, des activités de levée de fonds se multipliaient, une journée cycliste avait notamment été organisée. Le conseil d'administration était composé de parents, deux personnes de la direction du Collège, un enseignant, une conseillère en orientation et deux religieuses. J'en étais la secrétaire. On se réunissait

deux ou trois fois par année. On était tous convaincus du bien-fondé et des impacts positifs qu'avaient les interventions de La Relance. Ça changeait des vies. On se sentait utile.»

Les étudiantes de Regina, seulement des filles à l'époque, sont vivement encouragées à participer. Les étudiantes de secondaire II héritent du rôle de marraines. Elles font du bénévolat, de l'aide aux devoirs, s'occupent du bazar annuel. «La majorité venait de milieu aisé, raconte Jocelyne Royer. Elles avaient donc l'occasion de rencontrer des enfants moins favorisés qu'elles. Cette expérience leur ouvrait les yeux. Les sensibilisait. En retour, elles développaient leur capacité d'empathie et un réflexe de solidarité. C'était une leçon de vie véritable.» Ce témoignage de madame Royer sera le dernier avant son décès en février 2018. La Relance a toujours eu beaucoup de valeur à ses yeux. Et c'est réciproque.

CHAPITRE 13

DÉCROCHAGE

Une guerre larvée se prépare à l'intérieur des murs de l'organisme. Une crise de croissance et d'idéologie, entre deux factions. « Certaines sœurs s'imaginaient que j'avais le projet de fonder une communauté religieuse... Évidemment, ce n'était pas dans mes intentions ! Mais je cherchais une inspiration, un modèle pour m'aider à trouver des gens qui avaient le goût de s'investir, et pas seulement y travailler. Je ne voulais pas de fonctionnaires », explique Marie-Marcelle pour justifier l'embauche de nombreux laïcs. Pendant ce temps à La Relance tout roule comme d'habitude ; les clubs-jeunesse, les relations avec les familles, la construction des enfants, etc. Rien ne transparait des tensions internes. La direction de la congrégation continue de donner son appui à l'œuvre de Marie-Marcelle, malgré quelques dissensions toujours tenaces.

C'est en janvier 1975 que l'abcès a crevé. Nombreux départs à la retraite, changements de sœurs, démissions. Et toujours le même refus de faire entrer d'autres laïcs. Déjà la division régnait au sein de l'équipe, la graine de la discorde était semée.

La résistance aux changements, la peur, le choc des valeurs, l'opposition des idées ? C'est la bisbille. L'équipe se scinde en deux clans, deux façons de voir la suite des choses. Déterminée, la fondatrice veut concentrer son action sur la famille. « Je croyais fermement aux forces des enfants, aux forces des parents. D'autres approches voyaient le jour, c'était dans l'air du temps, on se disputait l'efficacité de l'une et de l'autre. Un méli-mélo de nouvelles philosophies, suivant la mode du jour. Alors, au bout de la ligne, je n'arrivais même plus à superviser harmonieusement l'équipe, pourtant je croyais aux forces vitales humaines, convaincue qu'il fallait maintenir le cap sur cette formule. Mais cette approche était maintenant contestée. »

Cette année 1975 fut aussi marquée par le départ obligé de Julienne Auger, tombée malade. Elle se rétablira mais sa santé demeurera fragile et ne reviendra plus à La Relance. Elle décèdera le 11 mai 1987.

Au mois de novembre 1977, devant un front commun de divergences, sœur Marie-Marcelle Desmarais décide de jeter l'éponge. Elle remet sa démission.

«Je ne me sentais plus efficace, c'était impossible que je reste.», se souvient sans amertume la fondatrice qui ajoute ne pas avoir tout compris des magouilles internes. Dieu la voulait ailleurs sans doute. Suite à son départ, sa carrière prend une nouvelle orientation. Elle n'a pas le temps de souffler qu'on la réquisitionne déjà comme travailleuse sociale à Boscoville, poste qu'elle accepte. Elle quitte La Relance.

Mais comment l'œuvre peut-elle poursuivre sa route sans son capitaine à la barre ? «Je n'étais pas inquiète. La Relance continuerait de rouler avec sœur Gertrude Sanfaçon, avec Céline, des personnes de mon équipe qui n'avaient pas été remises en question et qui maîtrisaient l'approche. Et elles ont finalement réussi à maintenir le cap. Ça m'a permis de tourner la page sereinement», confie Marie-Marcelle.

CHAPITRE 14

LA SUITE DES CHOSES

Au cours des années qui vont suivre, la fidèle équipe d'intervenantes et les diverses directions qui assurent la relève de La Relance choisissent de maintenir le cœur et la forme de l'organisme. Les valeurs de vie et de soutien aux enfants continuent d'animer les actions à l'intérieur des murs. L'âme est bien accrochée. Les interventions ne sont pas mécaniques. Les outils demeurent les mêmes. Chaque famille en quête de soutien bénéficie de l'aide de La Relance.

L'enfant est encore et toujours sa première préoccupation, et l'équipe pose le même regard respectueux et empathique sur les parents. Ces derniers d'ailleurs s'impliquent de plus en plus. Les échanges avec les intervenants sont bien vivants ; de part et d'autre on suit les progrès des jeunes à l'intérieur des clubs-jeunesse, on participe aux activités, aux sorties de groupe. Il semble bien que l'influence de Marie-Marcelle ne se soit pas éteinte malgré son départ. Le lien perdure. Le cap se maintient.

À preuve, l'équipe de La Relance a actualisé en 2017 ses connaissances des forces psychologiques du développement humain, à l'Institut de formation humaine intégrale de Montréal.

La sœur fondatrice s'exclame aujourd'hui avec une fierté bien légitime : « C'est pas toutes les œuvres créées en 1968 qui ont duré 50 ans, avec vitalité ! » Elle a raison. Mais comment cette œuvre a-t-elle pu, au milieu de crises existentielles profondes, en dépit des grands vents de changements, maintenir le cap, se renouveler et demeurer d'une utilité encore pertinente ?

Forte de son expertise sur le terrain, La Relance a toujours su comment rejoindre et soutenir efficacement les enfants et les parents vulnérables, même les plus isolés. L'équipe d'intervention a intégré depuis le début l'importance de porter une attention sincère et authentique sur les enfants et sur les parents. L'approche bienveillante n'a jamais changé.

Au milieu des années 1980, sœur Monique Gilbert avait accepté le mandat de former les animatrices et animateurs. Elle leur transmet la vision et les valeurs de l'organisme. Avec le souci de s'adapter aux réalités des familles, elle suit son instinct et n'hésite pas à s'inspirer de la formation qu'elle a elle-même reçue du prêtre et psychologue Jean Monbourquette, surnommé le « médecin de l'âme ». Cette méthode moderne demeure près du spirituel dans la construction de la personne, et cela convient à plusieurs personnes.

L'organisme perdure. Croît. Évolue. Marie-Madeleine Lafrenière, intervenante familiale dans les années 90, devenue directrice en 1996, raconte : « L'un de mes mandats consistait à développer des partenariats et à mieux faire connaître La Relance. J'ai fait beaucoup de relations communautaires, j'ai siégé à toutes les tables de concertation pour créer des espaces de communication. On n'a jamais souhaité de cassure avec la Congrégation Notre-Dame parce qu'on avait la forte intuition que l'on devait conserver nos racines. » L'organisme prend du galon et du leadership dans le milieu communautaire. « Notre objectif était de créer des projets puis de convaincre d'autres organisations dans le quartier d'embarquer avec nous. »

En 1994 La Relance reçoit le Prix Agnès-C.-Higgins de Centraide qui récompense le travail de concertation entre les différents milieux.

Les années 90 sont fertiles. À La Relance, intervenants et animateurs restent à l'écoute des besoins, connectés aux réalités des familles du quartier. Cette volonté est présente jusqu'à nos jours. Des ateliers de cuisine sont organisés, des rencontres informatives sur la parentalité : « Mon rôle de parent » ou « Comment gérer des colères », et bien d'autres.

Compte tenu de la présence d'un grand nombre de familles monoparentales dans le quartier, où l'isolement est omniprésent, La Relance met sur pied « Le Répît ». Ce dépannage convient aux parents à bout de souffle et permet aux intervenants d'être plus efficaces auprès d'eux quand ils entendent leur désarroi. Élever un ou des enfants dans un contexte de crise économique, de solitude, de doute sur ses capacités, cela représente un défi particulièrement confrontant. Il est clair que le soutien apporté aux chefs de famille rejailit favorablement sur les enfants. La Relance l'a bien compris.

La situation socio économique du quartier n'a pas tellement changé depuis la fondation de La Relance : pauvreté des familles, désorganisation, solitude,

difficultés scolaires des enfants. Si seulement 57,7% de la population québécoise âgée de 15 ans et plus atteint le niveau de la 9^e année en 1971, dix ans plus tard cette proportion est de 73,6%. Tout n'est pas réglé, peu s'en faut. Il y a encore au Québec des milliers d'analphabètes.

Le mérite majeur de La Relance est de dépister très tôt chez l'écolier les difficultés qu'il affronte et qui risquent de le mener à l'échec, au décrochage. Ce travail se fait en collaboration avec l'école, les travailleurs sociaux et psychoéducateurs. « Parfois, on se demandait si c'était de l'argent bien placé, cette œuvre. », se souvient Claire Gervais. « Ces enfants allaient quand même à l'école. D'autres organismes ne pouvaient-ils pas leur venir en aide ? C'est que La Relance a été, dès ses débuts, vraiment bénéfique. La stabilité est un atout précieux. Dans l'histoire des familles de notre quartier, il y avait des personnes fragiles, qui venaient de loin, sans études, sans ressources. Alors notre tâche était de leur proposer un cadre dans lequel ils pouvaient avoir confiance, et motiver les parents pour qu'ils encouragent leurs enfants à poursuivre l'école. » Et cette mission s'est maintenue.

La santé des enfants est une source de préoccupation, depuis toujours. Tout se tient. Un enfant qui a mal aux dents ne peut se concentrer à l'école. L'organisme reçoit la visite d'un dentiste et d'une hygiéniste dentaire, chaque année. « Ces enfants avaient en général une pauvre hygiène dentaire, et mangeaient beaucoup trop de bonbons! », explique Claire Gervais avec le sourire.

D'ailleurs, au milieu des années 90, un grand plan d'aide gouvernemental se met en place pour lutter contre la malnutrition de nombreux enfants des écoles primaires de la Commission scolaire de Montréal. La Relance gère ce nouveau programme qu'elle baptise « Devine qui vient dîner » et offre un repas nutritif tout en encadrant plus de 200 enfants pendant la période du dîner dans trois des écoles primaires visées par ce plan. Ce sont des parents qui assurent l'encadrement et l'animation. « Dans ce temps-là, en 1997, c'était au sous-sol de l'église Saint-Eusèbe que cela se passait... », raconte Pierre Boulanger intervenant et responsable de la mesure alimentaire à l'école Jean-Baptiste-Meilleur. « Il y avait cinq intervenants par groupe de 15 élèves. Chacun était responsable de son groupe et devait animer des activités après le repas : bricolage ou jeux. »

Les années 90 sont caractérisées par une approche d'intervention systémique, considérant l'ensemble de l'environnement dans lequel évolue l'individu ; ce qui influence ses réactions, ses gestes et son comportement en général. « Avec ses vingt ans et plus d'existence, La Relance était très connue dans le milieu. Il y avait, outre sa clientèle, un cadre physique exceptionnel, grâce en grande partie au soutien financier de la Congrégation Notre-Dame. Mon mandat, explique Denis Sauvé le directeur de l'époque, était d'assurer le développement de l'organisme tout en conservant son âme unique, dans son fonctionnement et son approche d'intervention. »

En 1991, la congrégation se retire complètement des opérations courants et du fonctionnement de l'organisme, mais elle maintiendra son soutien financier et conservera une place sur le conseil d'administration. La laïcisation de La Relance provoque une restructuration et des chamboulements. Mises à pied, réembauche partielle, mise en place d'un nouvel organigramme, planification stratégique, révision des règlements de régie interne, changement de la composition du conseil d'administration, mise en place d'un code de déontologie, recherche de subventions, etc. Tout cela ne se fait pas sans heurts.

« La Relance s'est officiellement transformée en organisme communautaire autonome, sans but lucratif, géré par des laïcs, défini comme un centre d'éducation concertée voué à la famille », rappelle sœur Lise Perras, membre du conseil d'administration de 1988 à 2015.

C'est un moment charnière. Une page importante de l'histoire de La Relance se tourne.

CHAPITRE 15

COLLABORATIONS ET PARTENARIATS

« On observait que les familles étaient très attachées au quartier », raconte Denis Sauvé, directeur général de l'organisme de 1991 à 1996. « Leurs problèmes étaient nombreux, liés principalement à la pauvreté, mais l'instinct de survie très vif, une grande débrouillardise, et une formidable solidarité caractérisent ces familles. »

Marie-Madeleine Lafrenière en rajoute : « On s'apercevait que les enfants prenaient soin les uns des autres et pas seulement du frère ou de la sœur. Leur réflexe d'entraide était à l'image celui de leurs parents. La main sur le cœur. »

La solidarité et l'entraide. Des principes applicables également en affaires, dans le développement des relations avec les partenaires présents sur le terrain. Les collaborations se multiplient.

Devant la diversité de problèmes, La Relance se met à travailler avec le CLSC du quartier. Ensemble, ils mettront sur pied plusieurs programmes conjoints dont celui de « Naître égaux, grandir en santé » qui a permis d'aménager une salle de psychomotricité, grâce à de généreux donateurs. Cette salle est aussi ouverte aux garderies du quartier. Bien d'autres initiatives verront le jour, dans le but de poursuivre sans relâche la vocation d'aider.

Rassembleuse des forces vives qui l'entourent, La Relance crée en 1993 le programme « Connaître, comprendre et agir avec la famille » qui scellera une étroite collaboration avec les services de police du quartier, alors sous la direction de Jacques Duchesneau. C'est le début de la nouvelle « police communautaire ».

« Le pimp ou le vendeur de drogues qui avait de l'argent et qui était bien habillé faisait figure de modèle pour les jeunes. Il fallait briser ça et permettre aux jeunes de découvrir autres choses, mieux les outiller. C'est ainsi que sont nées des activités de ruelles où les policiers étaient présents. », souligne le lieutenant d'alors, Jean-François Pelletier. Il se souvient toutefois

des débuts hasardeux du projet : « Dans la population, dans les ruelles, on n'était pas les bienvenus pour tout le monde. Dans ces années-là, le quartier Logan-Dufresne était un petit ghetto de criminalité : recels, vols, consommation de drogue, prostitution. Un quotidien fait d'insécurité pour de nombreuses familles. La présence de policiers dans la ruelle en stressait plusieurs. Heureusement, les familles avaient confiance en La Relance. Le fait qu'on collaborait ensemble a changé la perception qu'avaient certaines familles de la police, et ça nous a permis d'amorcer notre projet de prévention auprès des jeunes. On garde un souvenir positif de cette collaboration avec La Relance. », témoigne Jean-François Pelletier.

CHAPITRE 16

LE TOURBILLON DES ANNÉES 2000

À l'aube du nouveau millénaire, la situation du quartier Centre-Sud en termes de pauvreté demeure inchangée, notamment dans la partie Est. Près de 65% des familles formant la clientèle de La Relance Jeunes et Familles survit grâce aux programmes d'aide sociale ou d'assurance-chômage. C'est dire que les fins de mois sont difficiles et engendrent énormément de stress.

Deux familles sur trois sont monoparentales ou recomposées, comptant en moyenne trois enfants chacune. Sur le plan de la scolarité, près de la moitié des enfants sont classés à un niveau qui ne correspond pas à leur âge.

De nombreux enfants ont faim, aussi incroyable que cela puisse paraître. Ils manquent d'attention, laissés à eux-mêmes. On estime à près de 30 000 le nombre d'enfants qui ne mangent pas à leur faim.

« À la fin des années 90, les gens étaient pauvres économiquement, rappelle Marie Boulanger, l'actuelle présidente du Conseil d'administration. Pauvres également de savoir, de connaissances, d'études. Mais au-delà de leurs préoccupations de survie, ils ont toujours été préoccupés du bien-être de leurs enfants. Leur présence assidue aux activités de La Relance en témoigne. »

La Résidence Sainte-Catherine a fait les beaux jours de l'organisme. Mais l'immeuble est vétuste et il coûterait trop cher à rénover. Même les quelques religieuses de la Congrégation Notre-Dame qui y habitaient encore ont dû la quitter. À l'automne 2001, La Relance Jeunes et Familles déménage dans les locaux du presbytère de l'église Saint-Anselme, au 2700 rue De Rouen. Cela va occasionner des changements majeurs dans le développement de l'œuvre.

Comme la nouvelle adresse se situe plus au Nord-Est du quartier, plusieurs familles n'ont pas suivi. Les parents de l'école Champlain en particulier. « Ce sont les familles vivant dans l'entourage de l'école Saint-Anselme qui sont alors venues », précise Sylvie Gendron, intervenante depuis 2005.

«Ce déménagement a provoqué une crise, raconte Marie Boulanger. L'organisme est forcé de modifier ses règlements pour revenir à sa mission initiale, venir en aide aux enfants et à leur famille. Car ce qui se passait, c'est que d'anciens parents, qui n'avaient plus d'enfant en âge de fréquenter l'organisme, refusaient de quitter La Relance. Notre mission était d'amener les familles avec enfants à cheminer. Outiller les parents pour développer leur autonomie, permettre aux enfants de partir à chances égales dans la vie. Ce fut tout de même une décision difficile que de choisir de se concentrer sur eux, et de pousser les autres hors du nid pour qu'ils volent de leurs propres ailes.»

CHAPITRE 17

LES MÉTAMORPHOSES

Le quartier Centre-Sud connaît, depuis peu, un début de gentrification, se bonifie, avec la construction de condos neufs, la venue de résidents mieux nantis, mais dans l'ensemble, certaines caractéristiques présentes en 1968 demeurent ancrées : isolement des parents, décrochage scolaire, problèmes de comportements chez les enfants, etc.

La clientèle de La Relance, ses besoins et ses enjeux évoluent ; langues et religions différentes s'entremêlent. Chine, Afghanistan, Moyen-Orient, Amérique latine, cultures et habitudes de vie mêlées, de nouveaux petits visages venus de loin transforment le paysage. Les défis sont de plus en plus diversifiés. La Relance remarque rapidement le désarroi des nouveaux arrivants.

« Quand nous étions sur la rue Sainte-Catherine, il y a une vingtaine d'années, il y avait très peu de familles immigrantes. La réalité maintenant est tout autre. Ils arrivent généralement démunis. On s'efforce de leur offrir du soutien : trouver des meubles, un logement, un médecin de famille, chercher un emploi, obtenir une équivalence de compétences ou envisager un retour aux études », explique Sylvie Gendron.

« Le visage du quartier s'est modifié. Lorsque les résidents atteignent un certain niveau de confort économique, ils s'en vont. Mais d'autres prennent leur place. La population de Centre-Sud est aujourd'hui formée de 40 pourcent de nouveaux arrivants. Les enfants fréquentent les écoles du quartier et petit à petit, on les rejoint. Plusieurs d'entre eux intègrent La Relance. Quand les nouveaux arrivants se sont installés nombreux dans le quartier, on leur a tendu la main, il fallait s'adapter et leur venir en aide. », ajoute Sylvie Gendron.

Comment imaginer qu'un organisme qui en fait autant au quotidien pour sa clientèle puisse continuer de se tenir à l'avant-garde, de maintenir son leadership ?

Le travail se fait en collégialité, par tradition. « Nos réunions ont toujours eu comme objectif d'améliorer nos compétences, trouver des solutions à des problèmes qui peuvent surgir, discussions parfois fortes, mais toujours positives ». France Bourdeau, membre du conseil d'administration qui a déjà été la contrôleure de l'organisation et assuré la direction par intérim au début des années 2000, ajoute que la réflexion du conseil d'administration se porte alors sur l'amélioration des services à la petite enfance, sur l'usage de l'ordinathèque en tant qu'outil de développement des enfants, au lieu d'être simplement ludique; l'organisation des sorties est remise en question, et le conseil d'administration décide d'interrompre le service de répit mal employé et sous-financé. Un brasse-camarade de bon aloi qui a toujours bien servi La Relance.

Après cette période de turbulence et de remue-ménage; déménagement, absence de direction, roulement de personnel, un nouveau souffle ravivera l'organisme. Avec l'arrivée de Carina Mansilla comme directrice générale en 2004, La Relance retrouve ses assises et de la stabilité. Épaulée solidement par les membres du conseil d'administration, notamment Manon Poirier et Marie Boulanger, et par l'ensemble des employés, la nouvelle directrice canalise les ressources sur la vision et les valeurs fondatrices, et recentre les opérations sur les objectifs en lien direct avec la mission de base. Le développement global de l'enfant, la capacité d'agir et l'implication des parents sont remis à l'avant-plan. Le terrain est de nouveau propice pour rêver grand.

En août 2009, la venue de l'actuel directeur général, Benoit De Guire, consolide le travail accompli, donne une impulsion nouvelle et propulse La Relance vers l'avenir.

Issu du milieu sportif, Benoit De Guire avait de l'expérience auprès des jeunes. De 2003 à 2007 il a dirigé le Centre Immaculée Conception. Ambitieux, il désirait faire davantage pour le milieu dans lequel il évoluait.

« Je voulais travailler pour les familles, me centrer sur leurs forces et celles des enfants. J'ai personnellement baigné dans l'univers de Marie-Marcelle Desmarais, entre elle et moi existait déjà une communion de valeurs. L'œuvre de La Relance m'inspirait. »

C'est avant tout l'envie de contribuer au bien-être de la communauté qui anime son action. Déterminé, il veut que l'œuvre étende ses ramifications. Ce qui fut fait, et de belle façon. Aller plus loin. C'est l'émancipation de l'œuvre qu'il souhaite réaliser. « La Relance est un beau trésor que personne ne connaissait vraiment », dit-il. Avec lui, La Relance multiplie ses ouvertures, développe des partenariats tout en maintenant son autonomie. Mais le plus important : elle affirme son leadership. À cet égard, Benoit De Guire a donné un « coup d'accélérateur ».

Des projets se concrétisent.

On se rend compte que seulement 27 % des enfants sont pris en charge au sein des écoles et peuvent bénéficier de repas à faible coût. La Relance, en collaboration avec d'autres organismes, développe alors un projet. « Le Collectif de la table des écoliers » dépose un projet de réforme de la mesure alimentaire aux différentes commissions scolaires de l'Île de Montréal. La « Cantine pour tous » sera destinée aux 129 écoles du territoire.

En plus de gérer le programme de mesure alimentaire, La Relance développe des ateliers de cuisine éducatifs pour les écoliers du quartier, y compris pour les tout-petits du préscolaire. Les plus vieux ont l'occasion de démontrer leur savoir-faire grâce à la populaire activité « Un souper presque parfait ». Et les parents ne sont pas en reste puisqu'ils ont eux aussi accès à une multitude de formations, notamment pour apprendre à cuisiner à faibles coûts.

Depuis le tournant des années 2010, La Relance a le vent dans les voiles. Des locaux adéquats, une offre de services à la hausse, une présence dynamique auprès des 0-5 ans, des points de service intégrés aux écoles primaires Jean-Baptiste-Meilleur et Champlain, un soutien efficace à la persévérance scolaire grâce à des outils innovateurs comme VÉOPOCAS. Les registres indiquent que 600 enfants et 180 familles participent aux activités de La Relance. C'est le début d'une période de croissance qui ne ralentira pas de sitôt.

L'incendie de l'église Saint-Anselme contraint La Relance à déménager. En 2013, La Relance s'installe à son adresse actuelle, au 2200 rue Parthenais. La Fondation Lucie et André Chagnon facilite l'accès et l'aménagement des nouveaux locaux de La Relance dans le cadre de ses investissements liés à sa mission. « Nous sommes heureux et reconnaissants de pouvoir offrir

ce magnifique lieu destiné aux familles du quartier », a souligné Benoit De Guire, lors de l'inauguration. Les locaux sont magnifiques, lumineux et vivants, au cœur d'un édifice à vocation communautaire qui abrite aussi la Corporation de développement communautaire Centre-Sud, les organismes Communagir, MIRE, et le service de Sages-Femmes du CSSS Jeanne-Mance. Le nouvel emplacement situé à l'Ouest du quartier est plus central par rapport aux écoles primaires et va permettre de rejoindre une clientèle de nouveaux parents.

Il est indispensable d'aborder la question du financement et de l'organisation matérielle de La Relance. Sans entrer dans les détails qui sont des sujets de régie interne, on doit savoir que le principal bailleur de fonds est Centraide. La Sœurs de la congrégation Notre-Dame contribue encore. Les élèves du Collège Regina Assumpta initient toujours des projets pour amasser des fonds. L'organisme peut compter sur des subventions des trois paliers gouvernementaux. Et de généreux donateurs privés renouvellent fidèlement leur soutien, à chaque année. « Nous avons du soutien financier pour de très beaux projets. L'organisme occupe une place importante dans le quartier et suscite beaucoup d'admiration. En raison sans doute de la rigueur de notre approche, un legs de la fondatrice Marie-Marcelle Desmarais, car il faut le dire, cet organisme communautaire est bien géré », témoigne Marie Boulanger, Présidente du conseil d'administration.

En 2013, un portrait rigoureux de la situation des 0-5 ans a émergé d'une table de concertation composée de 25 intervenants majeurs de Ville-Marie. « Je trouve très important de coordonner nos efforts pour travailler en complémentarité afin de soutenir les familles », assure Claudia Morin de l'équipe petite enfance au CIUSSS du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal et ancienne intervenante à La Relance en 1991.

Les données recueillies confirment les observations inquiétantes faites sur le terrain par les intervenants de La Relance.

Dès lors, La Relance travaille à un projet d'extension de ses programmes et services pour rejoindre spécifiquement les 0-4 ans dont le développement et par conséquent la maturité scolaire sont compromis.

Grâce à l'implication de La Fondation Lucie et André Chagnon et de La Fondation Mirella et Lino Saputo, La Relance inaugure en septembre 2015

un volet 0-4 ans dans un nouveau pavillon annexé à ses locaux, parfaitement adapté aux tout-petits.

Ce pavillon de 4000 pieds carrés compte une salle de motricité et de stimulation, une salle éducative et des salles multifonctions.

Des ateliers animés en dyades parent-enfant s'ajoutent aux nouveaux clubs pour tout-petits.

La Relance 0-4 ans devient un centre multiservice qui conjugue à la fois les ressources de La Relance et celles du Centre de pédiatrie sociale Centre-Sud. Cette heureuse cohabitation favorise les échanges entre les professionnels qui se concertent et harmonisent leur travail.

L'intervenante principale du volet 0-4 ans de La Relance, Sylvie Gendron, est éloquente quand il s'agit de prévention. « Stimuler un enfant et l'aider à s'épanouir participe à son bon développement. Si l'on détecte un problème au niveau du langage ou de la motricité à deux ans ou trois ans, avec une bonne intervention, les chances de rattraper le retard sont excellentes. »

CHAPITRE 18

LA VIE, LA COMPASSION ET L'AMOUR

Il faut parler mieux des enfants. Tenter de deviner ce qui s'imprime au fond de leur âme, les diverses influences subies à La Relance. On peut les imaginer soutenus par des tuteurs, de toutes parts, redressés mais aimés. Aimés sans limites, avec toute la compassion nécessaire face à leur état de vie, aux souffrances qui les habitent. On leur donne une chance. Ils ne sont pas seuls. C'est l'une des grandes forces de La Relance. C'est un lieu physique, mais c'est davantage.

On doit parler des adultes. Tous ceux qui contribuent à créer l'atmosphère : la direction, les intervenants, les créateurs d'idées géniales, les partenaires qui lui donnent du souffle. « Les intervenants, chez nous, sont des personnes qui ont réellement la vocation. Leur intérêt à aider autrui m'a toujours beaucoup impressionnée », avoue la présidente du conseil d'administration Marie Boulanger.

On doit parler de ce petit miracle quotidien de l'adaptation. Particulièrement dans la conjoncture sociale actuelle. Ce ne sont pas des obstacles pour La Relance. Ce sont des stimuli. Des défis.

L'existence de l'œuvre après 50 ans est toujours aussi justifiée. « Plusieurs forces nous animent : la stabilité des employés, celle de l'aide financière, et des projets solides. L'histoire a démontré sa raison d'être. Elle est en devenir, toujours bien vivante. Notre objectif principal est de nous améliorer sans cesse dans nos interventions, on doit se dépasser. », affirme Benoit De Guire.

Aujourd'hui, le nombre d'enfants à besoins particuliers augmente de façon préoccupante. Ces enfants nécessitent des soins spécialisés, difficilement accessibles. Le nombre de parents qui peinent à subvenir aux besoins de base de leur famille augmente. Les familles monoparentales représentent plus de 35 pourcent de la clientèle de La Relance. De nombreuses familles inscrites à La Relance ont immigré au Québec depuis moins de cinq ans. Les besoins d'alphabétisation et de francisation de ces parents s'ajoutent aux défis d'intégration scolaire de leurs enfants.

En 2018, 33 pourcent des parents de La Relance travaillent mais leur salaire demeure sous le seuil de faible revenu. Certains parents ne touchent que des bourses d'étude. Selon les plus récents registres de l'organisme, 43 pourcent vivent de l'aide sociale. D'autres n'ont aucun revenu. Ce qui fait que 93 pourcent des familles épaulées par La Relance vivent une situation de précarité financière préoccupante. Sans compter que 95 pourcent d'entre elles présentent un cumul d'autres facteurs de risque dont l'isolement social, des difficultés liées à l'employabilité, le manque d'information, de ressources aidantes, une faible estime de soi, l'épuisement, ce qui les fragilise davantage et rend leurs enfants d'autant plus vulnérables.

Devant les besoins grandissants d'une clientèle toujours accablée de nombreuses difficultés, la direction et le conseil d'administration ont convenu de s'associer avec les universités pour se nourrir de leur expertise. Ce terrain particulier, complexe, encourage les chercheurs scientifiques à débusquer l'origine et la profondeur de la misère dont le quartier peine à se sortir, et où se déploient depuis 50 ans les interventions d'une organisation unique qui semble changer la donne pour ceux qu'elle aide.

Une équipe de chercheurs de la faculté d'éducation de l'Université de Sherbrooke, sous la supervision du professeur François Larose, a déposé en 2018, après quatre ans de travaux, une importante étude intitulée « Étude évaluative des interventions éducatives et socioéducatives de La Relance Jeunes et Familles ». Un portrait contemporain du contexte, des enjeux et des impacts de La Relance. Les données objectives qui y sont révélées servent d'outils précieux à ceux qui interviennent aux premières lignes. On y constate notamment que « La Relance a connu une expansion continue et relativement importante du volume de ses clientèles au plan de l'intervention de nature clinique depuis les cinq dernières années. » La mission de La Relance répond à des besoins criants, et est donc toujours pertinente.

Un constat important exprimé dans la conclusion de l'étude mentionne : « Il n'est pas abusif de conclure que l'intervention (...) de La Relance favorise la réussite éducative, par-delà la réussite scolaire des jeunes, tout comme elle favorise durablement l'empowerment et l'autonomie des adultes au sein de la famille. Si ce dernier élément caractérisait la mission que s'étaient donnée les sœurs fondatrices de l'organisme, il y a continuité efficace dans la trajectoire après cinq décennies d'intervention dans le tissu social de Centre-Sud. »

CHAPITRE 19

LA PÉRENNITÉ

Pendant ces longues années passées loin de La Relance, Marie-Marcelle Desmarais n'a pas chômé. Tout lui a été utile dans ses expériences pour peaufiner ses connaissances en croissance humaine. Depuis 1984 elle est directrice générale à l'Institut de Formation humaine intégrale de Montréal, poursuivant l'œuvre fondée par Jeannine Guindon.

À 75 ans elle jette un regard franc mais tout de même indulgent sur les événements, sur les personnes qui ont façonné son destin. Elle reconnaît que toutes ses expériences ont été pour elle source de découvertes et de croissance. « J'ai vécu tout ce que j'ai raconté. Et je suis heureuse de l'avoir vécu. » Si elle s'est marginalisée, c'est qu'elle était à l'avant-garde. Marguerite Bourgeoys la fondatrice de sa communauté lui a vraiment tracé le chemin. Marie-Marcelle admet que ce qu'elle a appris et partagé après ses années à La Relance devait partir sans doute de cette expérience fondamentale. Elle avoue humblement qu'elle ne savait pas au départ où cela la mènerait !

Selon Marie-Marcelle, « La Relance est un souffle nouveau, intemporel, une dynamique vivante grâce à son directeur Benoit De Guire et à son équipe. J'y suis retournée sur leur invitation. Ils sont restés dans le quartier, qui a un peu changé bien sûr, mais c'est le même esprit. Quand on a commencé en 1968 on se faisait dire qu'on était dix ans en avant de notre temps. Aujourd'hui ils se font encore dire ça ! »

Sa joie la plus profonde au cours de cette visite récente a été de constater la pérennité de l'œuvre ; « Voir la continuité de leur feu, constater qu'ils ont conservé la passion, leur créativité, ça me touche. Cette mission-là, que les enfants grandissent avec une chance égale dans la vie, que les parents s'engagent à grandir avec eux, cette mission-là, l'équipe l'a conservée dans son cœur. C'est ce qui en fait toute la beauté. »

Depuis 50 ans, grâce à La Relance Jeunes et Familles, des milliers d'enfants et des milliers de parents ont révélé leurs forces. Ont découvert leur valeur. Ce n'est pas rien. Et ça continue.

LIGNE DE TEMPS

Évolution de La Relance de sa fondation à aujourd'hui

1968-1991

FONDATION

Le Centre communautaire d'animation socio-culturel devient La Relance en 1975

1991-2001

ENVOL

Laïcisation de l'organisme, implantation de la mesure alimentaire, début du soutien de Centraide

2001-2003

TURBULENCE

Déménagement, absence de direction, roulement de personnel

2003-2009

RESTRUCTURATION STABILISATION ET DÉVELOPPEMENT

Retour aux sources, implication parentale remise à l'avant-plan, et stabilisation de l'équipe

2009-2018

CROISSANCE ET EXPANSION

- Emménagement dans les locaux actuels de la rue Parthenais
- Augmentation du nombre d'enfants, de familles, d'employés et des charges d'opérations (\$)
- Démarrage du programme ParentESE destiné à tous les parents du quartier
- Ouverture des points de services de La Relance intégrés dans les écoles primaires Jean-Baptiste-Meilleur et Champlain
- Inauguration du nouveau programme dédié aux tout-petits de 0-4 ans
- Démarrage du programme d'aide scolaire VÉOPOCAS

«La confiance en soi s'inscrit très tôt chez un enfant et se structure ensuite par la qualité des relations, par des messages positifs, valorisants, reçus des personnes significatives de son existence. La confiance et, au-delà, l'estime de soi sont liées à la confirmation que nous avons été acceptés tels que nous sommes, que nous sommes reconnus, aimables, c'est-à-dire susceptibles d'être aimés. Elle peut se consolider ou même se découvrir à l'âge adulte si nous ne l'avons pas trouvée dans l'enfance. Elle naît alors de la rencontre de personnes structurantes. Du contact et de l'impact d'un être-balise qui nous permet d'accéder au meilleur de nous-mêmes et de nous reconnaître comme porteurs de quelque chose d'unique, de bon, de valable.»

(Jacques Salomé, psychosociologue)

CRÉDITS

Recherche, entrevues et rédaction

Isabelle Burgun

Révision du contenu, réécriture et travail d'édition

Anne Richer

Coordination et corrections

Sarah Richer

Supervision

Benoit De Guire

Graphisme et mise en page

Lise Coulombe

Photo de la couverture : parc des Joyeux Vikings vers 1978

Archive de l'Écomusée du fier monde

Impression

Caïus du livre

REMERCIEMENTS

Marie-Marcelle Desmarais

Marie Boulanger

Pierre Boulanger

France Bourdeau

Monique Brodeur

Benoit De Guire

Sylvie Gendron

Claire Gervais

Monique Gilbert

Marie-Madeleine Lafrenière

Claudia Morin

Jean-François Pelletier

Lise Perras

Nancy Ravary

Jocelyne Royer

Denis Sauvé

Anne-Marie Savoie

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2018

© La Relance Jeunes et Familles (RJF) inc., 2018



2200, rue Parthenais
Montréal (Québec) H2K 3T4
relance.org
514 525-1508